



## Patrimoine et gens d'ici Approche ethnophotographique du monument

monuments historiques et objets d'art d'Occitanie  
**DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES**





Ouvrage sous la direction d'Hélène Palouzié

**Auteurs**

Michel Descossy et Sylvie Goussopoulos, photographes

Christian James Jacquelin [CJJ]

Ethnologue

Hélène Palouzié [HP]

Conservatrice régionale des Monuments historiques adjointe,  
site de Montpellier, DRAC Occitanie

*À la mémoire de Daniel Fabre et Jean-Pierre Piniès*

Couverture :

Collioure, son clocher, ses barques catalanes.

Page précédente :

Portrait de P'tit Louis.

Patrimoine et gens d'ici  
approche ethnographique du monument



Le photographe Michel Descossy, dans les années 1990.

Ce trente-neuvième ouvrage de la collection DUO révèle les liens étroits qu'entretient l'ethnologie avec les monuments historiques. Il s'inscrit dans la continuité du travail effectué pendant de longues années par Hélène Palouzié, conservatrice régionale des Monuments historiques adjointe, avec le conseiller à l'ethnologie de la DRAC Christian James Jacquelin. Mis au service des Monuments historiques, le regard, le savoir de l'ethnologue a permis la sauvegarde d'objets et de lieux de mémoire, en relation avec un mode de vie, un savoir-faire : protection de bateaux, mais aussi, chose rarissime, d'arènes et lieux de bovins grâce au concours notamment d'André Signoles, alors chargé de protection à la CRMH. Ses recherches sur les phénomènes de patrimonialisation l'ont conduit à son terrain actuel qui concerne la perception du patrimoine au quotidien, au travers d'enquêtes ethnophotographiques. Le patrimoine souvent considéré comme un reflet des valeurs et des représentations de la société est un élément constitutif du cadre de vie local.

Cet ouvrage offre une vision singulière des monuments analysés par les populations qui côtoient au quotidien ou habitent des lieux patrimoniaux tout en étant habités par eux. Associé à l'ethnologue Sylvie Goussopoulos, Christian James Jacquelin retrouve pour ses enquêtes, le talentueux photographe Michel Descossy, autre monument de la DRAC. Photographe de l'Inventaire général des Monuments et richesses artistiques de la France pendant une trentaine d'années, il a couvert tous les domaines du patrimoine, de la cathédrale à la petite cuillère, laissant une œuvre désormais historique... Petit-fils du photographe Jules Ballivet, fils des peintres Suzanne Ballivet et Camille Descossy, beau-fils du caricaturiste Albert Dubout, Michel Descossy, tantôt gardien de but, photographe du Tour de France, illustrateur, est avant tout l'ami des artistes, des écrivains et des passionnés en tout genre. Forts également d'un réseau scientifique – on se souvient des chaleureuses rencontres du Bistrot des ethnologues avec Jean-Pierre Vernant, Philippe Descola, Françoise Héritier, Maurice Godelier, Christian Bromberger –, forts aussi d'habitudes de travail en commun, de passion pour les rencontres, ils ont conçu cet ouvrage qui est bien plus que le résultat d'une enquête : c'est une aventure humaine, qui révèle la diversité des émotions patrimoniales suscitées par le patrimoine.

Ce livre présente une dizaine de portraits de femmes et d'hommes interviewés, révélateurs de la gamme de sentiments qu'inspire le patrimoine, de la passion à la détestation, de la connaissance à l'indifférence. Chaque portrait évoque la relation intime à un ou plusieurs éléments du patrimoine, produit d'une expérience particulière. Vivant auprès du monument et s'identifiant à lui, ces « connaisseurs » ont intégré le patrimoine tout au long de leur vie et produisent sur lui un discours décalé, loin de celui, savant et codifié, des historiens d'art, mais profondément sensible, à fleur de peau.

Laurent Roturier  
Directeur régional des affaires culturelles



L'enquête à l'hôtel de Lunas.

## Avant-propos

L'ouvrage *Domestiquer l'histoire. Ethnologie des monuments historiques* paru en 2000 est révélateur du partenariat que Daniel Fabre<sup>1</sup> a entretenu durant de longues années avec la DRAC, services de l'ethnologie et des Monuments historiques et le ministère de la Culture. Les 11 et 12 octobre derniers, l'Institut national du patrimoine lui a consacré un colloque intitulé *Daniel Fabre (1947-2016) et l'anthropologie du patrimoine*. L'ethnologie qu'il défendait avait donné lieu à une école de pensée dite « École toulousaine » qui s'inscrit dans une voie très singulière de l'anthropologie.

C'est dans la continuité de ses recherches sur les phénomènes de patrimonialisation et le renouvellement de la théorisation de la notion de patrimoine, que s'enracine cet ouvrage, ces enquêtes sur les expériences du patrimoine vu par les habitués des lieux. Leur grande sensibilité aux traces et aux marques du passé conduit à voir le monument sous un autre angle et procède à la fabrique du monument. Ces entretiens dressent des portraits inattendus, originaux, liés par leur commune appartenance à l'institution patrimoniale mais à la marge des visions académiques du patrimoine. Ainsi se dessine une large diversité d'histoires et de cultures.

### Émotions patrimoniales

Le patrimoine est souvent considéré comme un reflet des valeurs et représentations de la société. Or, on assiste aujourd'hui à une extension du monumental confondu avec le patrimonial qui modifie le sens de la monumentalité dans l'acception traditionnelle du terme. On parle ainsi de monument trace, monument message et monument forme, monuments documents permettant d'instruire une histoire du quotidien<sup>2</sup>.

Par ailleurs, avec la démocratisation du sentiment du passé et la quête de patrimoine de proximité (catégorie apparue dans les années 1990), l'explosion de la demande patrimoniale paraît sans limite en raison de la force des attachements locaux et des investissements émotionnels qu'il suscite. Aux critères de l'histoire et de l'histoire de l'art, définis par des experts, l'ethnologie ajoute ceux des usages, de la conscience sociale, du capital affectif, de la mémoire partagée ou antagoniste qui s'attachent aux vestiges. Il y a ainsi un processus affectif et social à l'œuvre dans l'appropriation collective du patrimoine<sup>3</sup>.

1. Leader intellectuel incontestable à la pensée forte et lumineuse, Daniel Fabre fut président du conseil du Patrimoine ethnologique au MCC (1993-1997), directeur d'étude à l'EHESS, directeur du LAHIC et du IIAC (UMR CNRS, EHESS, MCC), professeur à l'Université de Rome, Daniel Fabre a été également le fondateur et le président du GARAE-Ethnopôle à Carcassonne, marquant par là son attachement à la région. Ses ouvrages fondamentaux : *Domestiquer l'histoire. Ethnologie des monuments historiques*, éd. MSH 2000, *Les monuments sont habités*, éd. MSH 2010 et *Émotions patrimoniales*, éd. MSH, 2013.
2. Debray (Régis). *Croire, Voir, Faire. Traverses*. Éditions Odile Jacob : coll. Le champ médiologique, Paris, 1999.
3. Cf. Leniaud (Jean-Michel). *L'Utopie française : essai sur le patrimoine*. Paris, Mengès, 1992. Leniaud (Jean-Michel). *Les Archipels du passé : le patrimoine et son histoire*, Paris, Fayard, 2002.

On pourrait dans cet ordre d'idée concevoir une double définition du patrimoine à partir de concepts marxistes : d'un côté, le patrimoine comme « capital fixe » c'est à dire objectivable par un corps d'expert, officiel, estampillé, essentiellement monumental, qui semble non contestable. Il fait l'objet d'un consensus sur lequel se greffe une représentation un peu mystérieuse de l'administration des Monuments historiques et des services patrimoniaux que l'on retrouve dans l'expression : *c'est classé par les beaux- arts*<sup>4</sup>.

D'autre part, le patrimoine comme « capital variable<sup>5</sup> » qui produit des rapports de force et de sens des différents acteurs sociaux en compétition sur un territoire, avec des processus discursifs d'appropriation, bref un patrimoine indigène, autochtone. On aborde là la notion d'*alter patrimoine* c'est-à-dire reconstruit par des acteurs autres que les experts : le patrimoine ordinaire, banal et quotidien apparaît comme une nouvelle catégorie. Ces deux conceptions antagonistes *etic* - *emic*<sup>6</sup> amènent à une réflexion sur la monumentalité, une interrogation sur la durée, sur le patrimoine.

### Le patrimoine comme construit social

Par nature, l'enquête ethnographique interroge les savoirs, les usages, les pratiques et les représentations populaires du patrimoine régional. Elle se base sur des entretiens et vise à dépasser l'imagerie convenue et habituelle de la population, dans sa relation au patrimoine. Quel rapport des gens d'extraction modeste, *a priori* éloignés de la culture, entretiennent-ils avec le patrimoine ? L'évocation fréquente de « la culture de masse » caractérise négativement les classes populaires par la dépossession intellectuelle. On se reportera ici aux enquêtes statistiques menées régulièrement par le service Études du ministère de la Culture sur les pratiques culturelles des Français, qui mesurent la distance des individus à la culture selon le statut social.

Cette approche « bourdieusienne » permet de mesurer les inégalités d'accès à la culture et notamment le fait qu'il n'y ait pas d'évolution significative dans les pratiques culturelles des Français. Même si le patrimoine arrive en tête, les classes populaires vont toujours aussi peu au musée... Mais la position sociale est-elle la seule variable explicative des pratiques culturelles ? Il y a un brouillage de la stricte correspondance entre position sociale et préférences esthétiques. Au-delà des chiffres de fréquentation des sites et monuments, on ne dispose pas d'études de cas, d'approches singulières de la relation de gens d'origine modeste au patrimoine.

4. Cf. Fabre, 2000, l'enquête de Christian Jacquelin et André Signoles qui a suivi la protection MH des arènes de bouvine au titre des Monuments historiques, 1992. Archives DRAC/CRMH.

5. Ce détournement de concepts marxistes est emprunté au rapport de Luc Bazin, « Patrimoines en perspective en Vallée Française et Pays de Calberte », *Étude pour le parc national des Cévennes*, novembre 1998, p. 60.

6. Discours *etic* ou *emic* : ces notions ont été créées et théorisées par le linguiste et anthropologue américain Kenneth Pike. Le terme *emic* renvoie au point de vue de l'indigène, aux catégories vernaculaires ; le concept *etic* renvoie à la posture de l'expert, de l'observateur.

## Contexte, méthode et moyens de l'enquête

L'enquête ethnophotographique dont est issu l'ouvrage s'est déroulée sur plus de deux ans sur la région Occitanie, financée par la DRAC, conservation régionale des Monuments historiques<sup>7</sup>. Elle a été menée par des professionnels expérimentés, l'ethnologue régional honoraire Christian James Jacquelin et deux photographes, Michel Descossy, photographe dont la carrière s'est déroulée au service du patrimoine à la DRAC Languedoc-Roussillon et Sylvie Goussopoulos, spécialisée dans les portraits ethnophotographiques.

Elle a été réalisée à partir d'entretiens de personnes qui côtoient au quotidien ou habitent des lieux patrimoniaux en étant habités par eux. Le choix des monuments a été effectué avec la conservation régionale des Monuments historiques, pour leur intérêt patrimonial. Vivant auprès du monument, ces « connaisseurs » ont intégré le patrimoine au long de leur vie et produisent sur lui un discours décalé, loin de celui, savant et codifié, des historiens d'art, mais profondément sensible. L'étude repose donc sur le postulat que les « Gens d'ici », pris dans un rapport de proximité au patrimoine, en sont devenus les guides, les gardiens, voire les porte-parole « naturels ». Ils en connaissent les arcanes, les souterrains, toute l'histoire y compris anecdotique. Les entretiens qui constituent cet ouvrage ont été filmés, transcrits, contextualisés et analysés.

Il en résulte une série de portraits qui constituent un ensemble de rapports singuliers au patrimoine et composent un patchwork qui fait sens. Cette dizaine de portraits de femmes et d'hommes interviewés est révélatrice de la gamme de sentiments qu'inspire le patrimoine, de la passion à la détestation, de la connaissance à l'indifférence. Chaque portrait évoque la relation intime à un ou plusieurs éléments du patrimoine, produit d'une expérience particulière, parfois d'ordre initiatique : le dénicheur de la cathédrale Saint-Pierre, la rencontre avec Fanfonne, l'exploration du souterrain de La Garde-Guérin. Le corpus rend également compte de divers types de patrimoine : religieux, civil, urbain, rural, militaire, maritime, balnéaire, taurin... Cet ouvrage éclaire les diverses façons de s'affirmer à travers le patrimoine, et les multiples figures qu'il peut prendre suivant les différents registres dans lequel il se décline.

[HP] et [CJJ]



L'enquête chez P'tit Louis à Collioure.

7. Delphine Christophe, alors conservatrice régionale des Monuments historiques du Languedoc-Roussillon, est à l'origine de cette étude.



## **Le monument civil**

Gilles Y., le passionné de l'hôtel de Lunas à Montpellier

Pierre T. et l'hôtel Thomas de Montval à Toulouse : l'esprit du lieu

## **Le monument religieux**

Yvan L., le dénicheur de Saint-Pierre, cathédrale de Montpellier

Michelle C. et l'église de Sainte-Eulalie-d'Olt : entre dévotion patrimoniale et foi religieuse

Paulo G., le libertaire et le monument historique : du couvent des Clarisses à la prison, Perpignan

## **Le village comme monument**

P'tit Louis B. et Collioure : les pêcheurs, les peintres et le patrimoine

Wesley et Maryse de la bastide de Mirepoix

Henri D., le gardien de La Garde-Guérin

## **Le monument de loisirs**

France C., une enfance aux chalets de Gruissan

Robert F., Fanfonne et le patrimoine de la bouvine de l'Hérault et du Gard

*NB : la forme orale des interviews a été volontairement conservée.*

*Ancienne galerie aux panneaux de laque sur bois, hôtel de Lunas, Montpellier.*

## L'hôtel de Lunas à Montpellier

Propriété de l'État (Centre des monuments nationaux), classé Monument historique en 1971, l'hôtel dit de Lunas est une demeure aristocratique urbaine édifée vers 1707 par le conseiller à la Cour des comptes Henri Bosc. L'aile principale était constituée d'une galerie de bal dotée de sept portes de glaces répondant aux sept portes-fenêtres ouvrant sur le jardin. Entre elles, prenaient place douze panneaux de laque rouge sur fond d'or figurant les mois de l'année, toujours conservés. Avec l'enfilade de salons et de chambres, se succèdent tous les styles, reflet de l'opulence décorative et du raffinement propre à la bourgeoisie du Second Empire. L'hôtel de Lunas est l'emblème de la conservation d'un lieu dans une vision plus anthropologique que seulement historique ou artistique. Sa valeur historique, de mémoire, ne tient qu'à la réunion d'arts décoratifs exceptionnels, décor, mobilier, peintures, objets d'art et souvenirs de famille. C'est l'association du monument et de son décor qui a valeur de témoignage, ce qu'avait bien compris le propriétaire Pierre Sabatier en le léguant à l'État pour éviter toute dispersion. Le monument est actuellement en restauration pour une ouverture plus large au public.

Façade sur le jardin de l'hôtel de Lunas.



## Gilles, le passionné de Lunas

Issu d'une famille modeste d'origine pied-noir, Gilles, la quarantaine, travaille pour le Centre des monuments nationaux comme technicien d'exploitation de l'hôtel de Lunas de Montpellier depuis août 1989. Parallèlement à son métier, sa voix naturelle de soprano et sa passion pour la musique lui valent de nombreux rôles, parfois surprenants, dans des opéras créés à Montpellier.

### Une histoire singulière

Peux-tu nous parler de ton parcours : d'où viens-tu, comment as-tu atterri ici ?

*On dit toujours qu'il n'y a pas de hasard, le hasard s'est mis en place au fur et à mesure sur mon chemin à travers une rencontre et c'est un petit peu l'effet papillon qui fait que je suis là aujourd'hui. À la base mon avenir n'était pas tracé pour le patrimoine puisque j'ai fait l'école hôtelière et que je suis sorti avec tous les diplômes de boulanger, pâtissier, chocolatier, confiseur, glacier... ce qui faisait le bonheur de mon père et de ma mère. Donc c'était acté, ma boulangerie, ma pâtisserie, là était mon destin... Et puis il s'est avéré qu'à côté de ça je suis un grand passionné d'histoire, d'histoire avec une particularité, la connaissance initiatique dans les temples antiques, tout ce qui est égyptologie, tout ce qui est inca, maya et puis plus largement au niveau des templiers puisque Montpellier est une ville templière... et de là ça m'a fait partir dans des conférences et ainsi de suite. Un point qui noue tout ça, c'était l'histoire d'un petit village, Rennes-le-Château, qui m'a pris complètement, Rennes-le-Château avec ce curé parce qu'on retombe dans l'histoire aussi de la chrétienté, de Jérusalem, des cathares... On englobe pas mal de choses dans cette histoire, il y a à prendre et à laisser, toujours est il que tout jeune, j'avais 15 ans avec les yeux qui pétillaient, et à travers ces conférences que je suivais d'une manière passionnée, il y avait attraction avec des personnes. J'ai rencontré un monsieur, Franco T. qui va devenir mon parrain adoptif puisqu'on va plus se quitter à travers ma passion qui était telle que lui, buvant mes paroles, m'a invité à venir ici. En tant qu'ancien légionnaire il était le gardien de ces lieux et travaillait à la Caisse*



Gilles dans le jardin de l'hôtel de Lunas.

*des monuments historiques puisque c'était une place réservée aux militaires.*

Les trajectoires professionnelles sont souvent le fruit du hasard et des rencontres. Gilles n'était pas à la base destiné à travailler dans le patrimoine mais dans la pâtisserie... Autodidacte passionné, sa conception de l'histoire passe par l'Égypte ancienne, la connaissance initiatique, les mystères de la science et une certaine forme d'ésotérisme.

Comment se sont passés tes premiers contacts ?

*Donc je découvre une partie de l'hôtel qui est son appartement et je comprends très vite qu'on est dans un patrimoine important qu'il me fait visiter sous clause bien entendu de respecter Monsieur Sabatier d'Espéran que*

*j'entendais et que je n'avais pas encore vu, qui voulait le parc et les collections jusqu'à sa mort. Ça a été une clause testamentaire qu'on va mettre en place jusqu'en 1989. Donc les années ont suivi et on a fait pas mal de recherches avec Franco et des voyages à Rennes-le-Château, je lui donnais tout mon savoir et dès que je pouvais perdre un peu de temps, les week-ends on refaisait plein de choses, il y avait même la nounou de M. Roqueplane qui habitait au premier étage, on était toute une équipe passionnée là-dedans. Et puis est venu le temps où Franco, vu son état de santé et son âge, a dû cesser ses activités et il lui fallait un successeur, il m'a tout de suite dit : « Toi qui est*

*passionné par tout ça si tu veux je te fais rentrer dans la place. » Moi je voyais déjà la finalité de cette place et il m'a mis en relation avec le Centre des monuments nationaux et j'ai eu mon premier contrat le 28 août 1989. Là j'étais juste le remplaçant de Franco, il m'a fait rentrer par la petite porte et petit à petit j'ai été responsable des lieux et en accord avec le Centre des monuments nationaux, j'ai donc eu la place et l'appartement de fonction auquel j'avais droit.*

**Une rencontre, une passion commune, un parrainage et la découverte du patrimoine conduisent naturellement à ce premier emploi de remplaçant successeur désigné...**

## **La vie au temps de Pierre Sabatier d'Espeyran**

*Après j'ai géré la régie d'avance et il y avait également la gestion des locataires puisque l'hôtel est divisé en deux parties, avec des appartements de rapport depuis 1842 ; donc on avait des locataires, je faisais un peu le travail de*

*concierge et j'allais de temps en temps voir Jacinthe, la gouvernante à demeure de l'hôtel de Lunas puisque Pierre Sabatier d'Espeyran était entouré d'un personnel très proche : Manolo le chauffeur que j'ai connu, le premier cuisinier et*

Le salon du musique avant restauration.



ainsi de suite... Dans chaque domaine, monument ou château qu'il avait il avait une gouvernante à demeure. Il y avait cette espèce de cycle de passage de Pierre Sabatier d'Espeyran qui était encore un mystère pour moi puisqu'il tombait à l'hôtel de Lunas comme un cheveu sur la soupe, c'est-à-dire que même Jacinthe ne savait pas quand il débarquait... C'était assez amusant pour moi, pas trop pour elle puisqu'elle était assez âgée et quand elle allait chercher sa salade ou le pain elle se disait toujours : « Est-ce que j'ai raté l'appel de Monsieur Sabatier d'Espeyran ? » et pour elle c'était vraiment très important... J'ai toujours connu Jacinthe en train d'astiquer l'argenterie, en train de préparer la maison en disant : « Monsieur va arriver demain ! En partant de Genève ou de Lausanne Monsieur pourrait m'appeler me dire je descends, NON ! Il m'appelle à Nîmes juste quand il arrive et il faut que je sorte l'argenterie, que j'aïlle faire les courses... Franchement je n'en peux plus. » On a discuté ainsi pendant beaucoup de temps.

Puis j'ai commencé à gérer le parc car l'ancien jardinier était très âgé lui aussi. J'étais passionné par le parc mais bon il n'y avait pas grand-chose à faire puisque Sabatier d'Espeyran avait donné des directives : « On ne coupe absolument rien ! » Là aussi il y a pas mal d'anecdotes dont l'une avec Monsieur Sabatier d'Espeyran ne voulant absolument rien couper : on avait un marronnier rose qui s'est écroulé sur la maison d'acôté lors d'une tempête et le toit s'étant écroulé, les propriétaires sont arrivés furax, ils avaient beaucoup de chance parce que Pierre Sabatier d'Espeyran était là, il a sorti son carnet de chèques et tranquillement a dit : « Je vous dois combien ? » Voilà, l'affaire était close je crois que les deux mondes venaient de se croiser...

Avec cette évocation de souvenirs et d'anecdotes, Gilles nous apporte une vision de l'intérieur du patrimoine : la vie quotidienne d'un grand bourgeois montpelliérain au 20<sup>e</sup> siècle à travers les réactions du personnel d'un de ses hôtels particuliers.

## Un apprentissage sur le tas

Donc à l'époque ta fonction était la gestion du parc avant tout ?

Non, dès le début j'étais responsable de tous les petits travaux, ce n'était pas encore comme maintenant la maîtrise d'ouvrage, les décors, le clos et le couvert... Donc finalement mon poste devient officiel, à l'époque on disait gardien d'entretien, c'est-à-dire que j'avais la surveillance et l'entretien, là-dedans on met tout ce que vous voulez, ça partait dans tous les sens... Au niveau des travaux, j'étais en relation avec la Drac qui avait la maîtrise d'ouvrage et là j'ai commencé à suivre les réunions de chantier, le plus important, le clos et le couvert, la toiture et les façades, et j'ai commencé à côtoyer les architectes... On était toute une équipe, je paraissais le tout petit, le plus jeune mais il y avait un respect parce que quand on me donnait des missions sur le chantier j'étais assez ferme et je connaissais bien le monument et les lieux. Donc le responsable étant parti sur Nice,

je suis devenu complètement autonome et ça a basculé : le simple jeune homme qui devait surveiller tout ça est devenu après une espèce de conservateur de l'hôtel de Lunas... La chose importante est que j'ai géré, malgré mon âge, plein de petites organisations à savoir la mise sous scellés des collections, un an et un jour après l'inventaire avec les légataires testamentaires, les notaires, les services juridiques de Paris...

Cette connaissance du monument, comment l'as-tu acquise ?

Au niveau du mobilier, du style tout ça, j'avais lu beaucoup de choses. J'avais fréquenté la fac de lettres en égyptologie et à travers l'Égypte il y a l'architecture, le mobilier... De toute façon, je lis beaucoup et je me documentais beaucoup par rapport aux collections, je savais de quoi il s'agissait. Ce qui était intéressant c'est que j'étais à la fois à l'extérieur et à l'intérieur du monument c'est-à-dire que

*je pouvais avoir des réunions où on gérait la problématique de la mise hors d'eau du toit et j'avais une explication par les professionnels architectes du problème et de la solution et à l'intérieur, dès*

*qu'on prenait un meuble qui était parti en restauration on avait tout l'appel d'offres, le cahier des charges qui donne toutes les clefs du meuble, sa santé, sa pathologie...*

## **De la passion à l'expertise patrimoniale**

**Comment décrirais-tu ton quotidien et ton rôle aujourd'hui ?**

*L'évolution de mon travail depuis vingt-huit ans maintenant est qu'ayant acquis de manière autodidacte tellement d'informations sur la pathologie et les problématiques de chaque petit morceau de l'hôtel je suis devenu un expert. Mon administratrice au fil des années m'a fait confiance et a respecté cette conviction que j'ai, mon analyse... Ne pouvant être là en permanence elle m'a boosté encore plus, quand elle n'est pas là il faut assumer ! Et comme l'hôtel de Lunas est un micro monde où il y a sans arrêt des petits problèmes, il faut assumer en permanence. Que ce soit les locataires qui peuvent vous appeler à 11h du soir parce que la chaudière vient de lâcher, ou d'autres trucs, on est intemporels à l'hôtel de Lunas... Par rapport aux corps de métiers, à l'évolution des techniques, on avait par exemple des hygromètres que je relevais à la main puis on a mis des hygromètres électroniques directement liés à Paris, on a des diagrammes de lecture, une conservation qui a évolué. Au niveau de l'assainissement*

*de l'hygiène et de la conservation scientifique, on avait des pièges pour les mites que je relevais, maintenant c'est complètement différent on a des plaques engluées avec des lumières qui les attirent... Au niveau des lux également pour les tissus qu'il faut tourner d'une certaine manière... De A à Z le travail à l'hôtel de Lunas est tellement passionnant ! Ce matin j'étais avec un électricien pour mettre en place une nouvelle salle pédagogique, puis j'ai un chauffagiste qui vient parce que la chaudière du cabinet d'avocats ne tourne pas rond et après j'ai un expert tapissier qui rapporte du mobilier classé monument historique après restauration... C'est un éventail, en une journée qui est passionnant...*

**L'apprentissage sur le tas, un esprit ouvert et positif doublé d'un sens pratique et l'acquisition de techniques spécifiques constituent la véritable formation de Gilles et font de lui un spécialiste du lieu capable de négocier avec les différents corps de métier intervenant sur ce type de patrimoine.**

## **Conserver et transmettre le patrimoine**

**Qu'en est-il de tes relations avec le public ?**

*Avec l'administratrice du monument, on a mis en place un laboratoire avec l'office de tourisme ; ça peut paraître paradoxal puisque notre mission est d'être autonome, de gérer les visites et de donner des prestations et des contenus au niveau du public, mais on ne pourrait le faire puisqu'on ne peut pas établir de billetterie... C'est très intéressant en formant les guides de l'Office de Tourisme (OT), ça montre une autonomie dans ce qui pourra se faire plus tard. Ça rentre d'ailleurs dans les clauses testamentaires : que ce lieu soit visitable et ouvert*

*au public. Depuis un an, on a des groupes d'une quinzaine de personnes, on ne pas aller au-delà pour des raisons de sécurité... On ne peut pas visiter le premier étage parce qu'on a des problèmes de portance mais au rez-de-chaussée, on rentre tout à fait dans la légalité d'ouverture au public. On a mis en place la formation de guides de l'OT qui prend un public et fait une visite du 19<sup>e</sup> siècle à partir de l'office jusqu'au Peyrou. Cette visite était assez pauvre compte tenu de la réticence des propriétaires d'hôtels particuliers à ouvrir leurs portes en raison des actes de malveillance et ils ont vu notre*



La chambre de Madame.

*proposition de visite du monument comme une manne. On fait rentrer les gens, on leur fait une histoire dans la cour, une histoire dans le hall, ils rentrent dans le parc et à partir de là ils ont à l'intérieur les collections. Ca forme tout un éventail : une histoire de l'architecture, une histoire des décors du 20<sup>e</sup> siècle et surtout un parc magnifique et des appartements privés. Dans l'organisation, la priorité de mon travail est la sécurité des contenus de l'hôtel de Lunas ;*

## Une identification au lieu ?

Tu es ici depuis vingt-huit ans, comment caractériserais-tu cette relation intime que tu as nouée à ce lieu ?

*Avant, avec le boulevard et les voitures, l'accès n'était pas terrible. Avec l'aménagement, il y a une majesté à rentrer : quand je passe la borne, j'ai un bip d'ouverture, le portail m'attend, s'ouvre et j'adore ça, les gens doivent se demander si c'est automatique, ils doivent me prendre pour le propriétaire, pour un milliardaire, monsieur Sabatier d'Espeyran, il faudrait que je me mette un costume, une petite canne...*

*cette sécurité suppose un protocole qui fait que sans moi ou sans mon remplaçant, personne ne peut rentrer. Nous devenons l'accompagnateur de la guide pour ouvrir les portes, la faire rentrer, enlever l'alarme et surtout surveiller... La guide préfère que ce soit moi parce que nous avons créé un binôme dans le contenu et il y a des moments où après un échange de petits regards je reprends la visite avec une certaine tonalité : Pierre Sabatier d'Espeyran apparaît, Jacinthe apparaît et les gens à la fin de la visite... Au lieu de répéter toujours la même chose, j'essaie d'innover et la guide apprend toujours de nouvelles choses au même titre que le public, j'arrive souvent à la surprise. Par exemple au niveau de la salle à manger puisque je suis le seul à pouvoir toucher les objets, je me permets de leur montrer des verres, je leur ouvre les placards, je leur explique la connotation cynégétique de la salle à manger et la mission du Centre des monuments nationaux (CMN) qui est la conservation des objets tels qu'ils sont.*

**Un caractère très extraverti doublé d'un sens inné de la théâtralisation font de Gilles un guide de l'hôtel de Lunas particulièrement apprécié du public. Les personnages liés au lieu réapparaissent et l'évocation de la mort de Mme Sabatier d'Espeyran est un moment très fort de la visite. À sa manière, Gilles s'inscrit pleinement dans les missions du CMN : conserver et transmettre.**

Tu n'as jamais pensé à le faire ?

*Le revenant de Pierre Sabatier d'Espeyran ? Plus tard dans douze ans, je le ferai avec la casquette, la canne et le costume blanc et très bien maquillé car il était très pomponné et il parlait comme ça...*

**Ma question relevait plus de l'ordre de l'intime : n'as-tu pas l'impression que tu es chez toi ?**

*Paradoxalement non ! Et je me suis toujours préservé de ça. Je me suis dit si je me crois chez moi, si je... c'est comme une croyance, comme on dit le mauvais œil, je me dis toujours faut jamais se*

*croire... parce qu'à tout moment on peut te l'enlever... Et comme j'ai trop peur qu'on m'enlève l'hôtel de Lunas, je fanfaronne absolument pas et je me dis toujours reste humble et surtout sache que c'est pas à toi, l'appartement de fonction il est pas à moi, à tout moment on peut me l'enlever... Je dis à mon confrère « on n'est pas chez nous, on en profite ! », mais je me garde bien... je mets de la distance pour me protéger !*

## Représentations du patrimoine

Opères-tu une hiérarchisation dans le patrimoine ?

*Je dirais non parce que j'ai la chance d'avoir une multiplicité de patrimoines, petits et grands, parce que chaque objet que je regarde a son importance. Sur chaque objet puisque tout est inventorié, je connais les 3400 objets inventoriés avec leur fiche, taille et valeur patrimoniale, je peux dire que si cet objet n'était pas là il ne ferait pas partie d'un ensemble, il y aurait quelque chose en moins. Dans le parc il y a par exemple les griffons, je les regarde en me disant ils viennent de quelque part, ils ont été achetés par rapport à une vision, parce qu'ils tiennent un blason...Même dans le mobilier contemporain, l'histoire avance et tout ce qui est maintenant fera partie (du patrimoine)... Dans 800 ans, les gens se tueront pour l'avoir. On ne met de valeur sur certaines choses que par rapport à son cœur et par rapport à l'analyse qu'on a : ceux qui collectionnent les petites coccinelles, ils se tueraient pour les avoir. Il faut respecter chacun, la manière dont il voit... Par exemple, à Montpellier on a des trésors de ferronnerie, des balcons magnifiques, après il y a le style... Dans les rues, je m'amuse à regarder plein de détails et le fait de les regarder, de les apprécier donne de la valeur au patrimoine. Je pense que si j'avais été dans la pâtisserie, j'aurais été moins patrimoine...*

Bien que profondément investi et comme chez lui à l'hôtel de Lunas dont il connaît chaque recoin, Gilles garde les pieds sur terre et sait que cette situation ne durera que le temps de sa fonction. De la même manière, son identification au propriétaire évoquée sur le ton de la plaisanterie ne dure que le temps d'un jeu.

Tu ne places pas le patrimoine civil urbain devant le patrimoine religieux ?

*Non. J'ai eu beaucoup d'attirance pour le patrimoine religieux à travers mes connaissances ; je me suis orienté vers la religion juive qui m'intéressait beaucoup par rapport à l'histoire de l'Arche d'Alliance, mais je me suis rendu compte que c'était sans fin... Là on se perd, dans les cathédrales, dans un parc, n'importe où, il faut quantifier les choses... Avec ce recul même dans mes recherches, ça m'aide à être neutre. Par exemple, tous les objets de l'hôtel de Lunas, les gens les trouvent superbes et magnifiques mais prenez chaque objet indépendamment, vous le mettez aux puces, personne n'en veut, c'est un ensemble, aux puces ce ne sont que des vieilleries, ça prend sens dans l'ensemble. J'ai un recul sur la valeur des choses.*

Ces propos font preuve d'une véritable vision du patrimoine civil urbain où chaque objet n'a de valeur que parce qu'il fait partie d'un ensemble conservé in situ. Gilles sait apprécier et relativiser le patrimoine et de ce fait respecte toutes formes de patrimoine, du plus humble au plus prestigieux.



Gilles dans son lieu de vie.

## Le monument civil

# L'hôtel Thomas de Montval à Toulouse

L'hôtel Thomas de Montval se dresse dans la rue Croix-Baragnon, à proximité de la cathédrale Saint-Étienne. Il a été construit entre 1901 et 1904 par l'architecte Jules Calbairac pour Paul-Marius Thomas, un industriel enrichi grâce à la minoterie au 19<sup>e</sup> siècle.

L'édifice présente une composition traditionnelle à quatre corps de bâtiments, organisés autour d'une vaste cour à laquelle donne accès un passage couvert depuis la rue. L'architecture de l'ensemble surprend dans le contexte haussmannien de l'époque : l'hôtel est édifié dans un style inspiré de la Renaissance toulousaine, comme l'illustrent les pilastres de briques et pierres alternées.

Il réemploie aussi d'authentiques éléments Renaissance d'hôtels particuliers détruits pendant la percée de la rue du Languedoc et achetés par Thomas en 1901 : la cour conserve ainsi six arcades de l'hôtel de Jean de Pin (construit en 1528) et deux arcades de celui de Nolet (œuvre de Nicolas Bachelier, 1542).

La façade sur cour de l'hôtel est un Monument historique inscrit depuis 1995.

La cour de l'hôtel Thomas de Montval.





Pierre dans l'escalier monumental de l'hôtel.

## Pierre et l'hôtel Thomas de Montval : l'esprit du lieu

Docteur en médecine, ancien exploitant du domaine agricole et viticole familial de Saint-Paul-sur-Save, Pierre Thomas s'est toujours engagé pour des causes humanitaires : résistant ayant caché des Juifs pendant la guerre et décoré à ce titre de « Juste parmi les nations » ou médecin bénévole auprès de Médecins Sans Frontières et du Croissant-Rouge palestinien. Aujourd'hui dans sa centième année, vivant dans l'hôtel particulier familial où il a vu le jour, il s'attache à conserver et à faire connaître le patrimoine familial dont il est l'héritier.

## Histoire d'une architecture

Nous sommes ici pour tenter d'explicitier cette relation personnelle et quasi fusionnelle qui vous lie à cet hôtel Thomas de Montval.

*Je suis né là il y a 100 ans dans cette maison, dans cet appartement qui était celui de mes grands-parents.*

Pouvez-vous rappeler rapidement l'historique de cet hôtel ?

*Cette maison a été construite en 1904 par mon grand-père Marius Thomas qui était minotier, c'était un homme universel : poète, artiste, peintre,*

*sculpteur... vous avez vu sa photographie dans l'entrée avec ma grand-mère, mon père, sa sœur dont le portrait est dans la cour, ma grand-mère, mes arrière-grands-parents... effigies sculptées par lui-même, les autres étant attribuées aux vestiges de l'hôtel de Pins qui a été démoli à la fin du 19<sup>e</sup> siècle et dont mon grand-père a récupéré les matériaux pour construire cette maison achevée en 1904. Il y avait trois anciens bâtiments qu'il a fait raser et il a construit cet hôtel se faisant aider par son architecte Jules Calbairac dont le nom figure sur la maison.*

C'étaient des hôtels Renaissance du 16<sup>e</sup> siècle, dont il a récupéré certains éléments ?

Oui, l'hôtel Jean des Pins dont il reste certains éléments sur place, rue du Languedoc.

On est donc dans un hôtel néo-Renaissance ?

Exactement. Mon grand-père a provoqué une vraie révolution contre la poussée haussmannienne qui avait envahi la France entière et grâce à laquelle on avait créé de nouvelles rues à Toulouse, rue d'Alsace, de Metz.

D'où cette alliance entre la brique et la pierre ?

C'est ça : la pierre ce sont des calcaires régionaux et d'un peu partout et la brique toulousaine fabriquée aux alentours de Toulouse.

L'architecte Calbairac a fait d'autres hôtels dans le secteur ?

Oui, mais il a été très heureux de trouver mon grand-père pour pouvoir faire cette maison.

## Un patrimoine familial

L'hôtel est complètement lié à la famille Thomas. Dans la salle consacrée au grand-père Paul-Marius et à l'architecture de l'hôtel, on trouve les photographies des différents médaillons qui sont en décoration dans la cour.

Les parents de mon grand-père, son père, sa mère, ma grand-mère, la sœur de mon père... et c'est mon grand-père qui a sculpté ces quatre effigies. Les autres qui datent de la Renaissance proviennent de l'hôtel de Pins. Les quatre lions sont en haut sous le chéneau de zinc qui fait le tour de la cour... Toute la cour est dans ces panneaux. On trouve également des gorges, des panneaux de bois sculptés, des peintures et un grand registre, le chiffre de compte de la minoterie. Mon grand père était aussi polytechnicien, il avait fait une partie de la guerre de 14-18 mais en 1916, on l'avait nommé directeur de l'Arsenal et quand il est parti à la retraite les ouvriers de l'Arsenal lui avaient offert ce bronze de forgeron à l'enclume.

Mon grand-père, de la volonté de construire aux plans, est intervenu lui-même en maître d'œuvre presque, maître d'ouvrage et maître d'œuvre à la fois...

Alors que son métier de minotier ne le préparait pas à cette activité ?

Il avait hérité de cette activité de minotier de son père et de son grand-père même qui s'appelait Jean Thomas, comme mon père, en 1840 à peu près. Il a fait du grain, de la minoterie au barrage du Bazacle sur la Garonne. Maintenant ces minoteries ont disparu, mon grand-père l'a liquidée en 1925-27.

C'était toutefois une activité prospère qui lui a permis ces investissements immobiliers ?

C'était une activité très prospère qui datait du milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Mon grand-père est né en 1862 et mort en 1937. Moi-même je suis né en juillet 1918 dans ce même appartement.



Photographie de Pierre, enfant.

À côté, une salle est consacrée à Jean Thomas, son père, blessé pendant la guerre de 1914-18.

Ici c'est le travail de mon père, toutes ses expéditions qu'il a faites après la fin de la Grande Guerre. Il a été nommé au Muséum d'histoire naturelle de Paris comme préparateur puis envoyé en mission en Afrique française, Afrique noire, Afrique du Nord, premier voyage en 1922

au Maroc : photos, albums légendés. Après 1922, il a été envoyé en Guinée, AOF, le Soudan français de l'époque. Il était zoologiste, ichtyologue et ethnologue... Le voilà entouré des pêcheurs du Niger en 1923 auxquels il était en train d'apprendre à conserver le poisson, à le saler, à le fumer... Là « l'explorateur » Pierre Thomas en 1925-26 en Algérie... pour les vacances de Noël avec mon père on avait été dans le Sud algérien avec un side-car Harley Davidson d'époque, récupération de matériel américain de la guerre de 14-18, El Oued la grande ville du sud algérien, une immense ville au milieu des dunes et du sable... et me voilà là-haut, sur un dromadaire... Là, un voyage important en Tunisie, jusque dans l'extrême sud du désert tunisien qui s'est traduit par différents rapports scientifiques sur les activités humaines comme la pêche aux éponges... Là, le dernier voyage de mon père en 1929, il est parti en AOF depuis le sud de Brazzaville jusqu'au Tchad, en passant par le Congo, l'Oubangui-Chari...

Dans les nombreux salons de l'hôtel, les bureaux, les livres de médecine, des photos de famille, une bibliothèque classique, une lampe en carapace de tortue... et une publication récente :

*L'ouvrage que je viens de sortir, les lettres de ma grand-mère Casilda pendant la Grande Guerre, c'est de la belle écriture, j'ai tout retranscrit avec mon assistante. J'ai tout rassemblé, c'est chronologique... J'ai mis quatre ans à le faire.*

**Opérez-vous une hiérarchie dans le patrimoine ?**

*La hiérarchie, c'est la manière dont on perçoit ce qu'on voit, moi je ne mets pas de hiérarchie, peut-être entre mes enfants, qu'on le veuille ou non, mais pour les choses, les objets il n'y a pas de hiérarchie, la hiérarchie du temps, c'est tout...*



Pierre et ses archives familiales.

Ces objets de famille, ces meubles par exemple font donc partie de cet ensemble patrimonial ?

*Oui, moi je vois mal partir cette bibliothèque très classique, je vais la mettre probablement au château de Saint-Paul chez mon fils aîné.*

Et les archives familiales ?

*J'ai des cartons de tous les côtés, j'en ai une vingtaine, correspondance, documents, ça fait partie du patrimoine, des documents authentiques, entre autres une lettre de Gambetta qui*

*recommandait au préfet de la Haute-Garonne d'acheter beaucoup de biscuits à la minoterie...*

Les différents lieux d'exposition, les photographies, les objets, leur mise en scène, tout ici est révélateur d'un culte de la famille dont Pierre se sent l'héritier et auquel il consacre son temps et son énergie. Investi d'une mission de conservateur « de droit et de nature » du patrimoine familial, il en est le gardien et l'animateur, l'esprit du lieu en quelque sorte.

## Un lieu de mémoire

Vous avez vécu aussi des périodes terribles dans cet hôtel, pendant la guerre de 39-45.

*C'était du direct pour moi... Le beau-frère de mon père (Henry Frossard) était chef départemental de la milice, il a été fusillé le 14 mai 1945, donc ça mettait un certain élément dans la famille... et moi je faisais partie*

*du corps franc Pommiés, si on peut dire, puisque je suis combattant volontaire de la Résistance.*

Vous aviez 22 ans à l'époque et vous faisiez médecine ?

*Je commençais la médecine, j'ai été réformé et j'ai continué à faire la guerre dans la Résistance*



Visite de la cour en compagnie de l'âme des lieux.

*et dans ce milieu où mon oncle avait son importance... On n'était pas du même bord mais on avait de bons rapports personnels, ce n'était pas mon père, il avait le même âge... il y avait des interrelations complexes.*

**Vous avez caché des résistants dans cet hôtel ?**

*Oui des résistants de toute espèce et en particulier des Juifs puisqu'on m'a déclaré Juste de France... On avait des chambres de bonnes là-haut, c'était facile de les loger, je faisais des faux papiers avec le tampon de la mairie de Saint-Paul.*

**Vous aviez des amis étudiants dans la Résistance ?**

*J'avais un ami qui faisait un petit journal, Vive la Liberté, il a été condamné à 10 ans de travaux forcés, il a passé une bonne année à la prison*

## **Le devenir d'un patrimoine**

**Comment voyez-vous le devenir de cet hôtel qui tient à tout ce qui lui est lié ?**

*Moi je suis usufruitier de ma fille la plus jeune, donc je ne paie pas de loyer. Ma maison est répartie entre mes 6 enfants...*

**Ils vont continuer à ouvrir ce patrimoine au public ?**

*Ils sont bien obligés de jouer le jeu...*

**Les travaux sont suivis par les architectes des Bâtiments de France ?**

*Oui, et par les Monuments historiques : c'est obligatoire ... et après ça marche plus ou moins.*

**L'État vous aide pour les travaux ?**

*Jusqu'ici rien du tout, non. On m'a déclaré maison classée mais moi je n'ai rien demandé. L'État a le droit de dire cet endroit est classé, mais la contrepartie n'est pas toujours financière... Moi je n'ai que quatorze ans de moins que la maison !*

*Saint-Michel, je l'ai aidé à s'enfuir en l'opérant de l'appendicite à l'hôpital de la Grave, c'était tout un groupe dont je faisais partie. Il y avait Georges Oved, un Juif qui avait beaucoup de relations avec le roi du Maroc. Boris Frenkel a été ici, il a descendu un officier allemand rue Bayard, il s'est fait attraper et évidemment on est remonté à moi, heureusement je suis tombé sur un commissaire de police et on m'a laissé tranquille... Ma grand-mère a été perquisitionnée.*

**C'est à la suite de ça que vous avez été nommé Juste ?**

*J'ai dit bon si vous voulez, moi je suis pas plus juste pour les juifs que pour les autres...*

**Par-delà l'intérêt architectural, on voit que cet hôtel particulier est aussi un lieu de mémoire particulièrement caractéristique pour l'histoire toulousaine.**

**C'est donc du patrimoine pour vous parce que c'est lié à votre histoire de famille ?**

*Oui, c'est un patrimoine qui s'est concrétisé, aggloméré et moi je me débats au milieu, j'essaie de récupérer des éléments qui peuvent être mieux présentés comme les lettres de ma grand-mère durant la Grande Guerre, un historique familial de la vie à Toulouse dans une belle écriture.*

**Vivre comme ça dans du patrimoine c'est naturel ou exceptionnel ?**

*Je pense que c'est assez exceptionnel ; je crois que j'ai eu de la chance après ça aurait pu être mieux, ça aurait pu être pire, ça suit le cours du temps, je ne tire pas gloire de quoi que ce soit.*

**Vous continuez à faire visiter ?**

*C'est exceptionnel, mais je fais visiter les expositions en bas si ça intéresse quelqu'un. Ce n'est pas officiellement déclaré, je n'ai pas fait de publicité. Mais une fois par semaine au moins, j'accorde volontiers la permission aux intéressés...*



## La cathédrale Saint-Pierre de Montpellier

Propriété de l'État, classé Monument historique en 1906, le monument est à l'origine une simple abbatale, celle du monastère fondé par le pape Urbain V en 1364. Il ne sera érigé en cathédrale qu'en 1536, le nouvel évêché de Montpellier remplaçant celui de Maguelone. Gravement endommagée pendant les guerres de Religion, la cathédrale est restaurée en 1630, puis agrandie et transformée au 19<sup>e</sup> siècle par Henry Révoil selon le modèle des grandes cathédrales du nord de la France. Elle a conservé son porche monumental, extraordinaire par ses énormes piliers cylindriques, en son temps admiré par Prosper Mérimée. Point d'orgue d'un quartier canonial autrefois constitué d'établissements religieux et d'enseignements, la cathédrale est accolée à l'ancien palais épiscopal qui deviendra le siège de la faculté de médecine après la Révolution.

### Yvan, le dénicheur de Saint-Pierre. Un « naturel » de Candolle

Né dans les années 50 dans une famille modeste, Yvan M. qui a exercé plusieurs métiers dont principalement celui de peintre en bâtiment a toujours vécu à Candolle, quartier populaire de Montpellier. Il habite toujours dans la maison où vivaient ses parents et où il est né. Il connaît parfaitement le quartier, ses habitants anciens et actuels, ses transformations successives...

*Yvan n'a pas souhaité que son image soit diffusée.*

### Un rite de passage

Yvan, tu es du quartier Candolle ?

*Oui, j'ai grandi ici comme beaucoup de collègues ; nous sommes nés dans le quartier ; je suis né en 56, j'étais donc gamin dans les années 60.*

Tu jouais sur la place ?

*Oui, c'était notre terrain de foot...*

Et la cathédrale c'était quoi pour toi ?

*Ah la cathédrale ! disons qu'il y avait une coutume : c'étaient les plus grands qui apprenaient aux jeunes à escalader par derrière... il fallait avoir une certaine souplesse car les descentes d'eau à monter, gravir les échelles scellées dans la cathédrale, ce n'était pas facile !*

Vous ne pouviez pas vous faire « attraper » ?

*Mais par qui ? Il y a un accès direct dans le jardin, le petit jardin en bas de Saint-Pierre ; les grands avaient piqué la clef au curé pour monter directement. Tu vois la première tour, les escaliers arrivent jusqu'aux premières gargouilles, tu attachais une corde et au retour, tu te laissais glisser en rappel. Oh, ce n'était pas énorme, 5-6 mètres environ, le plus dur c'était pour remonter. Et après tu avais l'accès à tout...*

Ces escapades c'était pour prendre des pigeons dans les tours ? Pour les manger ?

*Les pigeons, il fallait les mettre dans une pièce pendant quinze jours, un mois, bien les*

*nourrir au maïs, et dès qu'ils commençaient à voler, on les vendait... Il y avait des centaines de nids, maintenant Ce n'est plus possible... Parfois le curé piquait une crise et nous fouillait : « C'est quoi ça ? » « C'est des billes ? » « Pourquoi faire ? » « Ben, comme ça pour... » Arrivés en haut on a sorti les arbalètes et le curé a fait « Au secours ! » Il y avait quand même des curés sympas ; j'en ai connu pas mal des curés sympas...*

L'escalade de la cathédrale, la quête des nids, des œufs et des petits pigeons d'Yvan constituent un récit d'apprentissage, une étape strictement réservée aux garçons qui marque le passage de l'enfance à l'adolescence, qui donne l'accès à une identité sexuelle. Le récit d'Yvan oïseleur dénicheur urbain des années 60 est également prosaïque puisqu'il s'agit, au-delà de la performance initiatique et du rituel d'entrée dans l'adolescence, de vendre aux ménagères du quartier des pigeons adultes et de se procurer par là quelques

**Les curés savaient que vous faisiez ça ?**

*Oh ! Le jour où il nous a attrapés... il a fait les yeux... Je suis tombé en pleine messe, j'avais un treillis de l'armée tâché de sang... et quand on est sorti de la tour, malheur ! Le curé qui faisait la messe nous a regardés et nous a fait... (Geste du couteau sur le cou). Si on montait c'est que l'on avait des commandes de pigeons : on les attrapait jeunes dans les nids quand ils commencent à voler.*

subsidés à une époque où l'argent de poche était rare...

Le souvenir d'enfance d'Yvan n'est pas sans rappeler cette autre évocation de la découverte d'un monument, la Cité de Carcassonne, par un enfant qui allait devenir plus tard un historien médiéviste réputé, témoignage recueilli par Christiane Amiel dans son article « À Carcassonne, la Cité sous les regards » (Fabre 2009) : « ...On avait dix, douze ans, on se faisait la courte-échelle pour escalader, monter sur le chemin de ronde ».

## L'imaginaire du monument

**Et des souterrains, il y en avait des souterrains ?**

*Des souterrains il y en a mais introuvables... Les grands, oui ils les ont trouvés, des cimetières aussi...*

**C'était des grands du quartier ?**

*Oui. Une fois j'ai trouvé une pièce sous une planche entre la cathédrale et la fac de médecine !*

**Dans la fac de médecine, le palais épiscopal ?**

*Mais non !, ça c'est une cachette, c'est une « planque » où le curé avait retrouvé des ins-*

*criptions de maquisards qui étaient cachés pendant la guerre. Tu sais quand tu es dans les tours, tu as des petites portes rondes et tu as le vide en dessous. Je ne sais pas si les piliers sont pleins ou vides, ces « gros pilons » sous le porche ; par contre je sais qu'il y a des cimetières en dessous. Les grands, ils nous l'avaient expliqué, il y a des évêques à l'intérieur, il paraît même qu'il y a des compartiments étroits où il y a leurs habits... Mais moi, je n'ai jamais rien vu...*

## Attitudes par rapport au monument

Familier du monument qu'il côtoie quotidiennement, Yvan a une attitude ambivalente : d'un côté il le banalise, de l'autre il lui reconnaît un caractère patrimonial incontestable.

*Quand tu vis à un endroit, tu en as tellement l'habitude que cela devient banal. Ce n'est pas comme pour quelqu'un qui ne connaît pas... Quand tu es passé dix mille fois devant, tu n'as pas le même regard qu'un touriste ou que quelqu'un d'autre...*

Il précise d'ailleurs sa propre représentation sous-entendant la position hiérarchique du patrimoine monumental par rapport au patrimoine « naturel » que représente le jardin des plantes, autre monument historique situé à proximité en évoquant deux critères, celui de sacré (référence au lieu cultuel) et celui d'ancienneté.

Est-ce que pour toi la cathédrale est plus du patrimoine que le jardin des plantes qui est aussi un monument historique ?

*Ah mais ce n'est pas la même conception, la cathédrale représente un lieu de culte. Le jardin des plantes, c'est des espaces verts, un endroit où je vais me reposer, où je vais lire un livre, où je vais faire l'inutile; la cathédrale ce n'est pas pareil...*

Ce serait donc patrimoine parce que c'est un lieu de culte, plus que des vieilles pierres ?

*C'est l'ensemble... D'une part c'est un lieu de culte mais il y a l'âge qui fait... Demain tu enlèves la cathédrale et tu en construis une autre mais plus moderne, personne ne la regardera, personne ne va s'attacher à cette cathédrale, elle est moderne, comme ils font des nouvelles églises locales, les gens ils calculent moins...*

Tu as déjà fait visiter la cathédrale ?

*Non, on me l'a jamais demandé... Et puis les gens, ce sont surtout les touristes, ils ne cherchent pas à savoir, eux, ils prennent la photo souvenir qu'ils vont mettre dans l'album...*

Yvan se fait lui-même l'observateur des pratiques de consommation de la cathédrale fondée sur sa fréquentation des abords du lieu, tant il est vrai qu'un lieu se définit par un croisement de regards, celui de l'autochtone « qui sait » et celui du visiteur.



Porche de la cathédrale Saint-Pierre. Extrait de Taylor (Isidore), Nodier (Charles), Cailleux (Alphonse de). *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*. Languedoc, Tome III, 2, 1834.

## Le monument religieux

# L'église de Sainte-Eulalie-d'Olt

Classée Monument historique en 1923, l'église médiévale de Sainte-Eulalie-d'Olt se compose de deux parties distinctes : un chœur roman à déambulatoire de la fin du 11<sup>e</sup> siècle et une courte nef gothique, édifiée par la volonté des évêques de Rodez, François d'Estaing et George d'Armagnac, au début du 16<sup>e</sup> siècle. Une galerie de défense, probablement construite au 12<sup>e</sup> siècle, surmonte le chevet. L'église subit les ravages des guerres de Religion, pendant lesquelles elle est incendiée.

L'église conserve une prestigieuse pierre d'autel consacrée au 10<sup>e</sup> siècle. Elle abrite par ailleurs un buste-reliquaire contenant deux épines de la couronne du Christ, certifiées authentiques. La première a été offerte par Saint Louis et rapportée de Terre sainte au 13<sup>e</sup> siècle par les frères Géraud et Hugues de Curières. La seconde est un don du chapitre de Notre-Dame de Paris en 1809. Le reliquaire est processionné à travers le village lors de la fête de la Sainte Épine, qui a lieu chaque année le deuxième dimanche du mois de juillet.

Sur la place centrale, l'église de Sainte-Eulalie-d'Olt.



## Michelle, entre piété religieuse et dévotion patrimoniale

Ce titre s'inspire d'un article de Pierre Bourdieu « Piété religieuse et dévotion artistique. Fidèles et amateurs d'art à Santa Maria Novella », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.105, 1994.

Michelle, solide et dynamique retraitée aveyronnaise, vit à Sainte-Eulalie-d'Olt après avoir tenu un restaurant avec son mari pendant trente ans à Paris, près des Champs-Élysées. Veuve depuis peu, elle se voue quotidiennement à l'entretien et au fleurissement de l'église de son village. Elle est aussi hospitalière bénévole à Lourdes de longue date.

### Une pratique quotidienne : l'entretien de l'église

Vous êtes native de Sainte-Eulalie ?

*Je suis née à Rodez mais j'ai toujours habité Sainte-Eulalie, mon père est né juste derrière, là...*

Vous êtes donc une « Encaulat » (sobriquet collectif des habitants de Sainte-Eulalie-d'Olt. Littéralement « nés dans les choux » et par extension « mangeurs de choux ») ?

*Une vraie ! Je suis née dans le chou...*

Et vous exercez quelle profession ?

*Je faisais la cuisine dans mon restaurant ; j'ai servi du beau monde...*

Et votre restaurant était ici ?

*Aux Champs-Élysées, à l'angle de la rue Washington et des Champs-Élysées, à côté de chez Weston. Le Lido, le Fouquet's et nous. On était bien placés...*

Vous avez donc vécu à Paris ?

*Trente ans puis je suis revenue, vite fait. L'air du pays me manquait énormément.*

Vous faites partie de l'association des Amis des Rives d'Olt ?

*Oui, je suis trésorière ; ce n'est pas la meilleure chose...*

Pouvez-vous décrire votre activité dans la paroisse ?

*Je célèbre les obsèques, je reçois les gens qui veulent faire des manifestations à l'église, comme les mariages, baptêmes, bénédictions...*



Michelle dans la sacristie.

*Je les guide et leur prend rendez-vous avec le père, je fleuris l'église et je l'entretiens. Je change les bougies tous les jours. Je ramène de l'eau de Lourdes pour mettre dans les bénitiers parce qu'il n'y a plus d'eau bénite, il n'y a plus rien...*

Il y a un seul curé pour plusieurs communes ?

*Il est à Sévérac, il vient tous les dimanches faire une messe à Saint-Geniès et de temps en temps, une fois par mois à Sainte-Eulalie, parce que je lui demande ; je le lui rabâche... Il est sur Saint-Geniès, Prades, toute la campagne, je crois qu'il a quatorze clochers.*

Depuis quand vous occupez-vous de l'église ?

*Depuis longtemps, depuis 1998 quand je suis revenue au pays.*

Pendant les offices, vous avez un rôle particulier ?

*J'anime, je prépare l'office, je fais le feuillet, le curé n'a plus qu'à venir... Je ne veux pas me vanter mais si je n'étais pas là, il n'y aurait plus de messe, plus de « fleurissement », il n'y aurait plus rien ...*

Comme dans beaucoup de petites communes rurales privées de prêtres, certains paroissiens bénévoles jouent un rôle indispensable pour l'entretien quotidien des églises et au-delà dans la tenue des offices religieux. Dévouée corps et âme pour sa paroisse, Michelle s'inscrit dans cette tradition des gardiennes de la foi et des clefs que l'on trouvait dans chaque village et qui disparaissent peu à peu.

## La restauration des statues et le culte des saints

*...Un jour, un ancien curé vient avec une couverture pleine de morceaux de plâtre ; le plus gros était comme ça (elle montre son poing fermé) et alors je lui dis : « Qu'est ce que vous voulez que je fasse de tout ça ? », il me répond : « Dieu vous aidera, on obtiendra quelque chose ! ». Je mets tout dans la baignoire et avec mon mari, on nettoie, on fait sécher sur le gazon, et on essaie de rassembler les morceaux. Le père me dit : « Il doit y avoir au moins trois statues ». En fait ce sont les chats qui avaient fait des petits et avaient fait tomber les statues dans le grenier de l'église... À force de travail, j'ai pu reconstituer saint Antoine et sainte Thérèse. J'ai mis six mois mais le résultat est magnifique. J'ai été surprise car je ne me sentais pas capable de le faire. J'ai tout reconstitué, j'ai acheté du plâtre à manipuler comme la pâte à modeler et j'ai fait quelque chose de merveilleux. Quand je les ai placées à l'église, le curé me dit : « Vous les avez achetées ? » Heureusement que j'avais fait des photos au fur et à mesure, il n'en revenait pas. Ensuite, si vous saviez le nombre de statues qu'il m'a ramenées, des saints Joseph, des saintes Thérèse, des saints Luc, des Marie à reconstituer pour les paysans et pour les petites mémés... J'en ai fait peut-être cinquante et j'en ai encore trois dont je ne sais pas à qui elles appartiennent. Des statues en plâtre du 19<sup>e</sup> siècle je pense...*

Statue de sainte Thérèse

*J'ai fait un petit défaut parce que sainte Thérèse courbe davantage la tête et là elle est plutôt*

*joyeuse et le père m'a dit : « Mais vous lui avez rehaussé la tête et vous avez bien fait, elle est beaucoup plus joyeuse ainsi ! » Il n'y avait plus de croix, un morceau de tête était inexistant... J'ai tout fait d'imagination...*

Statue de sainte Rita (Lisant une prière écrite sur un papier et retirée d'un tronc)

*« Oh puissante sainte Rita, avocate des causes désespérées écoutez ma prière, apaisez, soulagez mes tourments... » Elle est jolie cette prière, je me la garde celle-là... J'ai un bureau spécial église... Cette statue, je l'ai simplement nettoyée et puis j'ai enlevé le vernis aux ongles, des petits trucs que j'ai recollés... Par contre là, il faut que je répare ça, quelqu'un a dû vouloir voler quelque chose...*

Statue de sainte Eulalie

*Martyre, elle est morte à 16 ans ; je ne l'ai pas touchée, je l'ai simplement nettoyée mais je m'aperçois que les gens la touchent, puisque c'est patiné... Elle était au grenier, c'est marquant parce que saint Antoine et sainte Thérèse étaient en mille morceaux mais sainte Eulalie était intacte avec la croix...*

Statue de saint Antoine de Padoue

*Vous perdez quelque chose, vous trouvez saint Antoine, vous cherchez l'amour, vous priez saint Antoine... Sainte Eulalie, elle, n'apporte pas grand-chose par contre sainte Rita et sainte Thérèse... Quand il a vu mon saint Antoine, le curé a dit : « Mais on dirait un vrai drapé ! » J'ai fait les plis sur les pieds.*

*Comme il est beau, je suis fière de moi ; c'est difficile de faire les mains et les pieds, même la fleur de lys je l'ai réussie... Par contre la main du Christ je l'ai faite un peu trop large car je voulais qu'elle touche la joue ; là c'est un peu loupé ; la tête de sainte Thérèse est trop haute...*

Animée par sa foi, son bon sens et une certaine habileté artistique, Michelle s'est lancée dans la restauration de la statuare de l'église. Observatrice des pratiques des fidèles comme des visiteurs, elle sait bien que la dévotion populaire s'appuie sur ces icônes sulpiciennes de plâtre polychrome.

## Le patrimoine mobilier, le reliquaire et la procession

**Y a-t-il du mobilier protégé Monument historique dans l'église ?**

*Il y en avait... Quand le curé Foulquier qui est resté cinquante ans à l'église – il m'a mariée et a marié à peu près tout le village – est décédé, le comité paroissial a dit : « On ne peut pas garder ce mobilier, il faut le vendre ». Ainsi le curé et Mme le maire ont fait venir un brocanteur qui a tout récupéré pour 2000 euros : la chaire, la grille en fer forgé, le retable et les meubles du curé... Il y avait aussi un harmonium d'époque qui est parti avec le reste. Il avait été mis dans le presbytère... Comme disait mon mari « Dieu fera ses comptes ! »*

**Et le reliquaire ?**

*Je vous le ferai voir. À mon grand désespoir, il est caché ! Beaucoup de gens viennent de très loin pour le voir. Je me suis battillée pendant cinq ans quand j'étais au conseil municipal pour le mettre en valeur dans une niche de l'église en le sécurisant... Quitte à le mettre en hauteur, très haut, ce n'est pas grave, les gens prennent une photo, ils sont contents, ils ont vu le reliquaire... Les Beaux-Arts ne veulent pas.... J'y étais presque arrivée, mais l'ancien des Bâtiments de France a pris sa retraite entre temps et le jeune est venu pour voir l'emplacement ; il a fallu lui expliquer : c'est important les épines du Christ...*

**Le reliquaire est sorti pour la procession de la Sainte Épine ; vous vous en occupez aussi ?**

*Ah oui ! Les gens du village participent en costume et il y a entre 110 et 130 figurants, une très belle procession ! Des gens d'ici et quelques*

*touristes qui sont catholiques pratiquants qui ont entendu parler de ça veulent faire un petit chemin de croix. On part de l'église, on fait le tour du cimetière, on s'arrête à la petite chapelle, nous on l'appelle la « capellette » et on revient. Ensuite, les porteurs mettent les épines en évidence et soit on fait une genuflexion devant les épines, soit on les embrasse. Autrefois on les embrassait, maintenant avec tous les virus, l'hygiène, on n'embrasse plus. Et le curé fait une bénédiction pour tous ceux qui ont fait la procession.*

**Quel était le but de cette procession ?**

*C'était pour représenter la foi. C'est un chemin de croix en fait... La Sainte Épine du Christ a été donnée pendant les croisades et une autre par le frère de Curières.*



Le reliquaire et les Saintes Épines.



Michelle veillant sur l'harmonium.

La cérémonie de la Sainte Épine se déroule le jour de la fête du village ?

*Il y a beaucoup de manèges et un beau spectacle le samedi soir... Une année il y avait eu une procession le matin et l'après-midi les présidents des comités des fêtes avaient fait venir des Brésiliennes, je peux dire nues... Ça avait fait une polémique dans le village, c'était trop, mais c'est l'unique fois que c'est arrivé, les gens étaient outrés, les anciens : « Pauvre village, pauvre village ! », moi j'étais un peu écœurée. Le matin vous aviez une procession sérieuse, avec les gosses qui font les petits anges et l'après-midi les Brésiliennes qui débarquent.*

*Jusqu'à présent c'était respectueux, des divertissements corrects, pas vulgaires... Là, c'était limite indécent !*

Déplorant la perte du mobilier de l'église, Michelle, attachée au patrimoine, regrette également que le reliquaire ne soit pas mis en valeur en raison selon elle de l'intransigeance et/ou de l'indifférence des « Beaux-Arts ». Elle évoque la pratique religieuse qui lui est intimement liée, la procession de la Sainte Épine, avec au passage une conception assez arrêtée de la moralité élémentaire dans un village de l'Aveyron.

## La fréquentation de l'église : fidèles et touristes

Les visiteurs de l'église sont-ils nombreux ?

*Ça n'arrête pas ! Quand je lie les bouquets, entre le ménage et les bouquets ça dure deux heures, je vois au moins une centaine de personnes, si ce n'est plus...*

Pouvez-vous évoquer le comportement des visiteurs de l'église ?

*Il m'est arrivé l'année dernière de voir des gens qui pique-niquaient dans l'église, avec des frites*

*et des sandwiches ; parce qu'il faisait très chaud ; puis tout est resté là... Les gens qui rentrent pour se rafraîchir l'été et le printemps quand l'église est bien fraîche, et puis d'autres qui rentrent quand il pleut pour se protéger, avec des chiens... L'église appartient à tout le monde mais bon... Ce que je ne supporte pas c'est que des gens rentrent avec des enfants, des enfants qui crient et ça résonne, les parents pourraient dire : « Chut ! »...*

D'après vous les gens viennent pour la valeur patrimoniale ou bien par piété ?

*Curiosité, curiosité pure et simple. Quelques uns viennent par piété, on les voit brûler les lumignons et vraiment prier, se concentrer et prier. Parfois, je rentre dans l'église, je vois des gens à genoux qui prient.*

Mais n'y a-t-il pas parfois de dévotion patrimoniale ?

*Si, il y en a beaucoup pour le patrimoine et ceux-là rouspètent parce qu'ils n'ont pas vu*

*les épines... Hier il y en a un qui m'a fait déplacer la voiture pour faire une photo, parce que lorsque je prends les gros bouquets de fleurs et que je charrie l'eau, je mets la voiture devant... Quelque part, je devais dégager !*

De même qu'elle regrettait certaines dérives de la fête du village, Michelle critique le comportement de nombreux visiteurs, touristes pressés ou simples curieux qui parfois heurtent sa foi et qui n'ont sans doute pas conscience du travail qu'elle assure pour l'église.

## Une hiérarchisation logique du patrimoine

Comment qualifieriez-vous votre engagement dans cette église : la foi, l'intérêt architectural ?

*Naturel. Je ne sais pas si c'est ça, je me sens bien dans cette église. J'ai perdu mon mari brutalement en avril et, dès le lendemain, je faisais le ménage, j'avais besoin de le faire... Je le fais pour les autres et j'avais besoin de me retrouver là toute seule. Quand j'ai un petit souci, je viens là, je fais semblant de refaire les bouquets, de faire n'importe quoi, mais j'y suis.*

Est-ce vous l'interlocutrice pour les Monuments historiques ?

*Quand j'étais au conseil municipal, oui. Là je n'ai aucun pouvoir, on ne m'écoute pas ; j'envoie les gens porter plainte à la mairie pour dire : « On veut voir les épines ». Je n'ai plus de pouvoir, à mon grand désespoir...*

Faites-vous une hiérarchie dans le patrimoine de Sainte-Eulalie-d'Olt ? Que mettez-vous au sommet ?

*L'église ! Après, le moulin puis l'hôtel particulier et le château... Et la pile du pont (dans le cours de la rivière Olt, subsiste une pile d'un très ancien pont, romain selon la tradition locale, qui n'a pas été emportée par les crues) ; l'église et la pile du pont... Et puis après... toutes les maisons sont belles ; elles ont toutes un petit quelque chose qui est différent et joli. Même les maisons neuves sont pas mal, c'est soigné, c'est*

*respectueux ; les gens jouent bien le jeu. Ils ont tous une petite fleur, même le monsieur très vieux et malade a son géranium, son hortensia...*

Le village est très surveillé par les architectes ?

*Ah oui, on ne peut pas faire n'importe quoi ! J'ai acheté une maison à l'entrée du village pour en faire un gîte. Eh bien, les architectes des Bâtiments de France m'ont obligée à peindre les volets en vert, mon mari en était malade, on est dans la verdure alors peindre en vert... Il faut respecter. Pour les toitures également, on n'a pas le droit aux tuiles rouges. Il faut de la tuile d'Espagne ou de la lauze. Il y a trois maisons en lauze.*

Quelle est la ligne de partage entre votre foi personnelle et votre attachement au patrimoine ?

*Ma foi personnelle je ne dis pas qu'elle est parfaite, loin de là ; j'essaie de prier, communier, faire la charité mais je n'y arrive pas toujours à mon grand désespoir...*

Michelle est tellement impliquée dans l'église qu'entre foi personnelle et souci du patrimoine, la ligne de partage est floue. Il lui est même difficile de répondre aux questions malgré notre insistance tant l'interpénétration entre ces deux champs est forte. Sa hiérarchisation du patrimoine local plaçant en tête l'église semble logique et en conformité avec ses convictions religieuses.

## Le monument religieux

# Le couvent-prison des Clarisses de Perpignan

Propriété de la ville de Perpignan, classé partiellement en 1988, le couvent Sainte-Claire de Perpignan ou Couvent Royal de la Passion est édifié au pied de la citadelle des rois de Majorque sous l'autorité de Charles Quint en 1548. Au sein d'une couronne d'établissements monastiques, il tient une place significative dans l'histoire de la constitution de la ville. L'ensemble des bâtiments est construit en assises de briques ou de galets inclinés. Les bâtiments, bien que vastes, sont d'une grande sobriété, en accord avec l'esprit de pauvreté franciscain ; le cloître occupe le centre du couvent, bordé par l'église flanquée d'une tour clocher et par de grands corps de bâtiments : galeries à claire-voie, arcades en plein cintre, église charpentée à nef unique. Confisqué en 1792, le couvent servira de prison pendant près de deux siècles (1802-1986) en subissant quelques modifications liées à sa fonction : fenêtres à barreaux, portes massives à judas, balcon de surveillance dans la chapelle, graffitis des prisonniers... L'intérêt réside autant dans l'édifice monastique initial, en grande partie conservé, que dans l'aménagement carcéral.

Vue du cloître restauré.



## Paulo, le libertaire et le monument historique

Paulo, svelte septuagénaire et militant anarchiste (CNT, confédération nationale du travail) a vécu trente ans dans une communauté libertaire près du Perthus, les Carboneras. Aujourd'hui retraité, il partage sa vie à Perpignan avec Luc, un ancien moine de Notre-Dame-des-Neiges (ordre des cisterciens). Il a raconté son expérience de vie, les rêves et les utopies de l'époque dans un ouvrage collectif qu'il a coordonné « *Les communautés libertaires agricoles et artistiques en pays catalan 1970-2000* », éd. Trabucaire, 2016. Il est interrogé ici sur une expérience douloureuse et un rapport assez particulier au patrimoine, son incarcération durant une quinzaine de jours en 1979 dans le couvent des Clarisses transformé en maison d'arrêt.

### L'expérience vécue

Où se trouve-t-on ici ?

*Dans l'ancien couvent Sainte-Claire qui est devenu prison et là, on se trouve à côté de la cellule où j'étais.*

Dans quelle circonstance as-tu connu cette prison ?

*Cela s'est passé en 1979 ; dans la communauté où je vivais, a eu lieu une perquisition pour des plants de cannabis. On n'avait que trois plants dans le jardin, mais comme il y avait une autre communauté qui en avait planté plus que nous, une cinquantaine de plants environ, ils en ont profité pour perquisitionner les deux communautés. C'est comme ça qu'on s'est retrouvé au commissariat du Perthus.*

Une communauté libertaire au Perthus ?

*Voilà, une communauté libertaire. Un jour la police est venue parce les parents d'une fille qui vivait chez nous – elle était à l'école normale – avaient porté plainte. Le père nous traitait de secte... Mais elle avait plus de 18 ans et était d'accord pour vivre dans la communauté...*

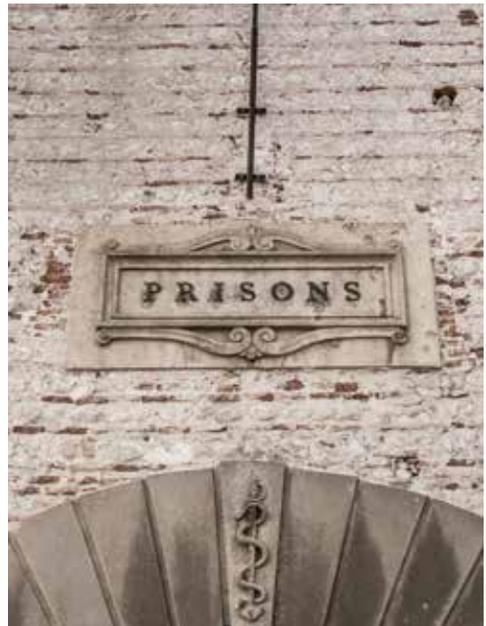
Le fait que tu étais dans une communauté libertaire a-t-il joué sur la décision de justice ?

*Oui, je pense. La gendarmerie, ils nous en voulaient surtout parce qu'il y avait le franquisme et que l'on s'était installé là pour défendre les copains anarchistes qui combattaient Franco. Ils savaient que l'on passait des*

*gens par la montagne. Mais ils ne pouvaient pas nous coincer parce que l'on faisait ça la nuit clandestinement...*

Dans ton ouvrage sur les communautés libertaires, tu en parles ?

*Oui, j'en parle...*



Le couvent transformé en prison.

Et alors tu as été condamné ?

*Au départ, on était en préventive. On a fait quinze jours de préventive et un an, après, on a eu le procès. On a été défendu par un très bon avocat, mais on a quand même été condamnés à un mois de prison avec sursis. Alors que maintenant pour deux plants de cannabis, on ne va même plus en prison...*

Et quelle réputation avait cette prison de Perpignan à la fin des années 70 ?

*C'était une des prisons les plus vieilles et les plus sordides de France avec Mende ; c'était une maison d'arrêt assez vétuste... Il faut imaginer ! On était douze dans cette cellule qui était en deux parties, on était douze personnes et les toilettes c'était une planche avec un petit rebord où l'on mettait la planche... Tu vois un peu les conditions... En plus quand on est arrivés dans cette prison, on ne faisait pas partie du milieu, on était pas là pour de la délinquance, ou pour du vol et les détenus nous appelaient les « shiteurs » : ils avaient lu dans le journal qu'on était rentrés à cause de plants de cannabis, donc quand on était en promenade ils nous chahutaient... Heureusement que dans ma cellule, il y avait trois personnes que je connaissais, donc on était quatre à se soutenir...*

Trois personnes que tu connaissais de la communauté ?

*Elles étaient de la communauté d'à côté, celle qui avait planté les cinquante plants. Donc on se soutenait, mais ils ont commencé à nous agresser à la promenade, et du coup on allait moins souvent en promenade...*

Et les matons, comment étaient-ils ?

*Les matons étaient « réglo » mais ce qui m'a choqué, c'est d'avoir toujours quelqu'un derrière toi qui te surveille, par exemple quand on allait à l'infirmierie, il y avait toujours quelqu'un avec toi en train de te suivre, c'est une impression bizarre.*



Œilleton de la cellule de Paulo.

L'intérieur d'une cellule.

**La transformation d'un couvent en prison n'est pas chose exceptionnelle : on pense bien sûr à l'abbaye d'Aniane dans l'Hérault devenue colonie pénitentiaire, véritable « bagne d'enfants », ou à celle de Fontevraud transformée en « maison de force et de correction » et rendue célèbre par les écrits de Jean Genet ou encore à l'abbaye de Clairvaux réaffectée en « maison centrale » de triste mémoire... Les cellules des moines ou des nonnes reprennent du service en devenant un lieu d'enfermement laïc pour les condamnés. Mais si l'architecture semble adaptée à ces nouvelles fonctions, la vétusté de ces lieux souvent surpeuplés en fait généralement des édifices particulièrement sordides et durs à vivre.**

## La relation au monument historique

Donc dix ans après, l'édifice est classé Monument historique en 1988.

*Ils ont fermé la prison en 1986 et ont commencé à détruire la promenade, démarré les travaux et là ils ont proposé le musée des Pieds-Noirs (il s'agit du Centre de documentation des Français d'Algérie inauguré en 1992).*

Avais-tu l'impression, en prison, de vivre dans du patrimoine ?

*Non, on ne s'en rendait pas compte ; on savait que c'était un ancien couvent mais on ne se rendait pas compte que des religieuses avaient vécu là...*

Et comment as-tu réagi au classement MH, c'était un bien ou un mal ?

*Moi je trouvais que c'était un bien et surtout de ne pas démolir les cellules ; ils ont gardé les cellules dans cette partie-là, je ne sais pas ce qu'ils vont en faire, il y a un projet de musée sur la Retirada.*

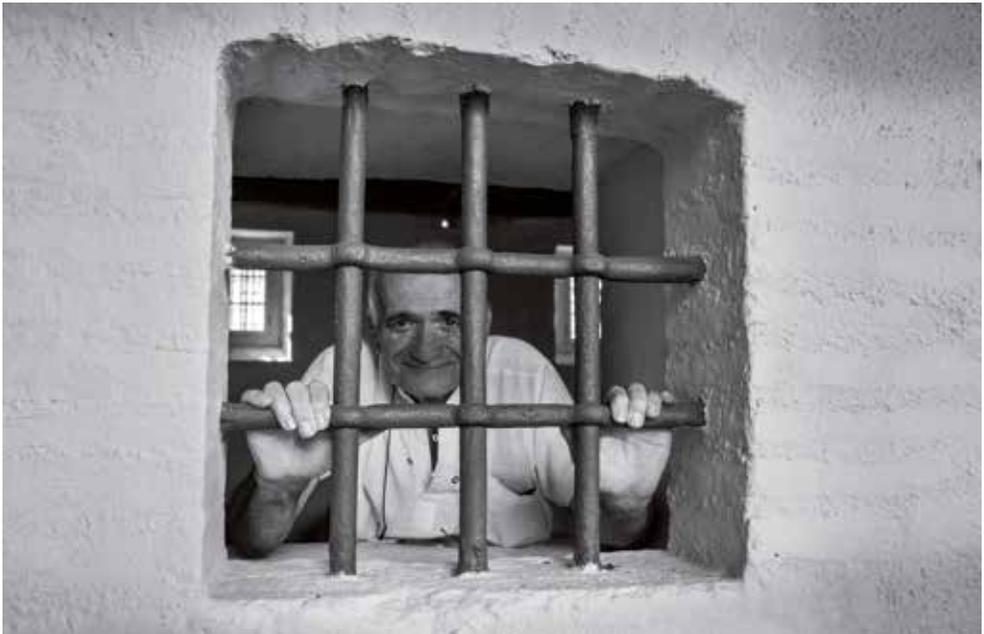
D'une manière générale es-tu favorable à la réhabilitation de ce lieu ?

*Tout à fait, le cloître, restaurer le cloître, c'était dommage il était en ruine...*

Opères-tu une hiérarchie dans le patrimoine ?

*Je ne pense pas, que ce soit une cathédrale ou un ancien couvent... Ici c'est un ancien couvent transformé en maison d'arrêt, c'est pareil...*

Paulo, bien que libertaire, a une conception assez classique du patrimoine, il approuve globalement la réhabilitation du lieu et n'émet des réserves que sur les usages qui en sont faits, notamment le Centre de documentation des Français d'Algérie. À ses yeux, le projet de musée de la Retirada (hommage aux républicains espagnols) et la conservation d'une cellule dans son état d'origine pour garder la mémoire de la prison rétabliraient symboliquement un équilibre politique.



Paulo derrière les barreaux de son ancienne cellule.



Arrière du couvent des Clarisses avant et après la restauration des années 2000.

Quand tu es rentré visiter la cellule pour la première fois quelle impression ça t'a fait ?

*Quand il y a eu une journée portes ouvertes, j'ai revu les toilettes, les graffitis ; il n'y avait pas les lits, mais ils n'avaient pas encore nettoyé... J'étais un peu choqué parce que j'avais vécu là quinze jours. C'est un mauvais souvenir, parce qu'on s'est retrouvé dans ce milieu de délinquance, de proxénètes, un milieu qui ne nous était pas favorable... C'était « craignos » quand même... Avant, là dans cette pièce, il y avait les expositions Visa, mais cette année ils font les travaux... Le mitard était à l'entrée : quand on entrait dans la maison d'arrêt de Perpignan, on nous faisait passer par le mitard, on nous montrait ce qui nous attendait si on faisait des « conneries » dans la prison. Je n'y ai pas eu droit, en quinze jours, mais j'ai connu des détenus qui y étaient allés : c'était une pièce complètement délabrée avec un lit en pente, c'est terrible le mitard, c'était pour essayer de nous mater !*

Il y a donc le musée des Clarisses, le musée des Pieds-Noirs, il y a un projet de musée de la Retirada, pour toi, y aurait-il la place pour une évocation de la mémoire sociale et carcérale ?

*Je crois que oui. Ils pourraient faire un petit côté musée, remettre les lits superposés dans une toute petite cellule, avec le judas pour surveiller la nuit... Ils pourraient dénoncer les conditions des anciens détenus à l'époque : les gens ne se rendent pas compte de la façon dont vivaient les anciens taulards dans cette maison d'arrêt qui était un vieux couvent délabré. Il faut le dire, les rats sortaient des toilettes et les détenus s'amusaient à jeter du pain dans les toilettes. Et montrer la promenade avec les barbelés, séparée en deux les hommes et les femmes, qu'on ne voyait jamais d'ailleurs.*

Globalement, combien y avait-il de prisonniers à l'époque ?

*Plusieurs centaines, c'était surpeuplé, c'est pour cela d'ailleurs qu'ils ont fait une nouvelle prison... Là, c'était la fenêtre de ma cellule, ils ont gardé les barreaux d'origine, c'est bien... Cette porte menait dans le couloir et à la cellule*



Les quartiers de la prison.

*d'à côté... De là, on voyait le chemin de ronde, où les rats se baladaient... Ici on arrive au mur des disparus qui a été contesté par le PC et toute la gauche ; il y a tous les noms des disparus (de la guerre d'Algérie), il y a les harkis aussi... Là, c'était la promenade, aujourd'hui c'est un parking... tu vois les murs qui restent avec les tessons de bouteille en haut... les gens des HLM nous faisaient des signes... C'est émouvant. Et il y avait des miradors et un balcon au-dessus de la chapelle qui surplombait la prison.*

Les réaffectations d'un bâtiment, du religieux au carcéral puis au patrimonial forment un palimpseste qui doit être explicité afin que des pans parfois douloureux du patrimoine et de la mémoire sociale ne tombent pas dans l'oubli.



PV.315219

PV45387



3720PV

78

## Collioure

Commune littorale située sur la côte rocheuse des Pyrénées-Orientales, le site patrimonial remarquable de Collioure est doté d'un très riche patrimoine architectural classé Monument historique : fortifications, château royal et église Notre-Dame-des-Anges, dont le clocher est devenu l'un des symboles identitaires du bourg... Mais Collioure doit sa renommée au coup de cœur qu'eurent pour elle les peintres de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, séduits par la lumière, le pittoresque et le calme de cette petite cité de pêcheurs et de vigneronns : Matisse, Derain, Marquet, Picasso, Braque, Dufy, Chagall....

Vue du château royal



## P'tit Louis Baloffi : Collioure, les pêcheurs, les peintres et le patrimoine

Né à Collioure en 1921, Louis débute la pêche à 13 ans comme mousse sur des catalanes. En 1940, il effectue son service militaire en intégrant la Marine marchande à Marseille. Il travaillera ensuite pour des compagnies mixtes à Port-Vendres. Double actif pêcheur-vigneron, il reprend la pêche au lamparo en 1962, puis conduira des promenades en mer à partir de 1975. Retraité en 1987, il continue de pratiquer les petits métiers sur le *Dominicain*, une barque de 5 m construite par Stento à Sète. En 2001, il vend sa vigne et cède le *Dominicain* à une association de patrimoine maritime colliourenc. Ayant observé les chantiers maritimes dans sa jeunesse, il se met alors à fabriquer des maquettes de bateaux dans son atelier à partir de ses souvenirs, de photos et de cartes postales. Il en réalise une vingtaine par an, très complètes en recyclant des cagettes pour construire les bordés et en utilisant de vieux draps de lin qu'il teint pour confectionner les voilures. Ami de longue date du réalisateur et acteur Jacques Perrin, il est une figure de Collioure, animant les réunions par ses dons de chanteur traditionnel.

### Véçu et formation du savoir

Pouvez-vous évoquer votre jeunesse à Collioure et votre relation au patrimoine, notamment le château ?

*Le château ? Je ne le connais pas... On jouait plutôt au glacié. Parce qu'à l'époque, il était habité : il y avait le 24<sup>e</sup> Colonial, les Sénégalais et là-haut, au Miradou, c'était les exclus.*

En 1939 vous aviez 18 ans, vous avez connu les Espagnols de la *Retirada* enfermés au château ?

*Ah ! les Espagnols de la Retirada, c'était le 24<sup>e</sup> Colonial qui les gardait au château royal... Il y avait les Noirs avec la chéchia rouge, c'étaient les militaires qui les gardaient... On était pas des intellectuels, à 13 ans j'étais mousse... Le patrimoine, je ne connaissais pas, ce qui m'intéressait, comme tous les jeunes de mon âge, quand on sortait de l'école et qu'il fallait travailler, c'était la vigne, la pêche, un point c'est tout, le reste on s'en foutait pas mal... On ne parlait pas du château... Le Miradou, je le connais uniquement parce que j'allais à l'école maternelle dans le quartier, et je voyais les militaires français qui gardaient les exclus qui étaient là-haut ; c'était un événement de voir des Blancs gardés par le 24<sup>e</sup> Colonial avec la chéchia rouge... Il n'y avait rien au château, il y avait du béton, c'était*



P'tit Louis durant l'entretien.

*une caserne. Nous les gosses, on ne rentrait pas... En 39, j'avais 18 ans, les Espagnols on les voyait sortir, aller à la gamelle, aller chercher de l'eau, c'était tout... Je ne connaissais rien d'autre du château...*

Bien qu'ayant toujours vécu à proximité du château, P'tit Louis dit ne pas le connaître en tant que patrimoine mais en tant que lieu d'enfermement des indésirables. Enfant, son intérêt porte davantage sur les ateliers de charpenterie de marine qui animent le bourg et son savoir est acquis sur le tas autour de la vigne et de la pêche.

**Vous avez travaillé dans les ateliers de charpenterie de marine ?**

*Non, par contre on allait enfants chez le charpentier qui construisait les bateaux, c'était un amusement au square Calelongue ; il n'y avait pas l'électricité, ça n'existait pas... Je me rappellerai*

*toujours, les quilles des bateaux faites avec les platanes d'ici, larges comme ça. Ils coupaient des arbres centenaires avec une scie à deux : on appelait ça le passe à la main ! C'était un amusement quand on sortait de l'école à quatre heures ; j'ai appris beaucoup en regardant les charpentiers...*

## Patrimoine et la pêche

*Collioure me dégoûte maintenant, ce n'est plus Collioure... J'ai envie de vomir ! Rendez vous compte, avant il y avait 4000 habitants, maintenant on est 3000 habitants et sur les 3000, il y a 2000 étrangers. Il y avait Perpignan, la grande ville, Elne, c'était le marché et puis Collioure... C'était un grand port, deuxième port de pêche de Méditerranée, après Sète... Les anchois, c'était mieux que la friture, il y avait les tonneaux dans les rues, il y avait 600 pêcheurs, autant de femmes de pêcheurs qui travaillaient dans les magasins de salaisons, 25 magasins de salaisons, la coopérative de pêcheurs, les*

*expéditeurs de sardines fraîches... On expédiait la sardine dans toute la France : à Rungis, Saint-Jean-de-Luz, La Rochelle, Concarneau, Douarnenez ! Tout partait de Collioure, maintenant il n'y a plus de pêcheurs... J'ai été dix-huit ans au conseil municipal, dans les années 60, tous des gens de Collioure ; on était sept ou huit pêcheurs, on s'est toujours bagarrés pour avoir un port... Et avant mon père... Nos vieux, ils ont fait le port et ont relié la jetée de Saint-Vincent à l'église ; mon grand-père me l'a expliqué, ils portaient le sable dans les solers, à la voile, le sable de l'embouchure de la Massane.*

Retour de pêche : P'tit Louis avec son père à droite.





Démaillage des filets.

P'tit Louis présentant une maquette de barque catalane.

*On a été incapables de finir l'œuvre de nos anciens. Aujourd'hui il y a cette jetée avec le phare, il nous restait à faire la jetée qui part des bateliers, on aurait été abrités là... On a jamais réussi... On voulait faire le vrai port sans toucher aux plages... On n'a jamais été écoutés... On a tout perdu, le port et 1500 habitants... J'ai*

## La cité des peintres

*Autre chose, quand on était enfant, l'amusement de tous les gosses, c'était d'aller voir les peintres sur la plage avec leurs chevalets. C'était une curiosité comme les charpentiers, c'était formidable pour les gosses : il y avait Bernadi (François Bernadi, né à Collioure en 1922 est un artiste multi-facettes, pêcheur, peintre, écrivain, journaliste, sculpteur), et le père Hanicotte,*

*été éccœuré... On nous a empêchés, nous, soit disant pour le patrimoine, parce que Collioure était classé...*

**Le patrimoine vous a causé du tort finalement ?**

*Ça nous a assassinés, parce que beaucoup de Pieds-Noirs, des pêcheurs, seraient venus, Bernadou [chantier de construction de barques] ne serait pas parti à Canet... Regardez à Banyuls, Port-Vendres, il y a des bateaux, de la plaisance, des petits métiers... Là, il n'y a plus un seul pêcheur, plus rien, plus rien... C'est ça qui m'énerve... La plupart de la jeunesse de Collioure a dû partir, habiter Argelès, Saint-Cyprien, Saint-André. La spéculation immobilière c'est du vol... Faut être riche pour habiter à Collioure maintenant ! Des familles entières ont dû partir. C'est pour ça que ça me dégoûte Collioure, ce n'est plus notre Collioure !*

**Vous pensez qu'il y aurait eu la place pour le tourisme, le patrimoine et la pêche ?**

*Mais on ne respectait pas le pays ! On gardait les plages, ce renforcement qu'il y a dans les bateliers là-bas... La bande de Paris, les technocrates, ils ont détruit ce petit port... Le résultat, il est là. Moi j'ai 94 ans, je vais crever mais ça me « fout mal au cœur »...*

**Le point de vue de P'tit Louis Baloffi diffère du consensus patrimonial habituel... Mais, selon lui, c'est davantage le tourisme de masse que le patrimoine, qui a étranglé la vie économique de Collioure qui reposait sur la pêche et ses activités dérivées (ateliers de salaison) en empêchant la réalisation d'un port indispensable.**

*[Augustin Hanicotte, 1870-1957, ami de Matisse s'installa à Collioure après la Première Guerre mondiale. Il participa activement à la vie de la cité en enseignant le dessin aux enfants des écoles). Mais pour faire un tableau ce type-là, c'était cinq ou six mois ; ce n'est pas comme « les peintres à ronéo », maintenant en cinq minutes... Maintenant ce sont des barbouilleurs, pas des peintres !*



Vue de Collioure.

*Avant, on leur donnait à manger : Mucha, il crevait de faim, on lui donnait des sardines. Le plus fort, c'est que ces peintres-là, jamais je ne les ai vus vendre un tableau à Collioure, mais à Paris sur la place du Tertre à Montmartre, je vous parle c'était il y a plus de cinquante ans... Tu les voyais peindre ces types-là, ils étaient bons. Ce n'était pas comme maintenant. Hanicotte, il nous emmenait en dehors de Collioure et au fusain surtout, il nous faisait faire le galbe des bateaux, les bateaux tirés... Bernadi, ça lui plaisait, moi je m'en foutais pas mal... C'est le père Pous avec l'hôtel restaurant les Templiers, [René Pous puis son fils Jojo propriétaires de l'hostellerie des Templiers depuis 1935, furent des mécènes et amis des peintres qui ont fréquenté Collioure en constituant et en présentant une collection de plus de 2000 toiles], qui les a fait connaître, notamment Giner [Balbino Giner Garcia, 1910-1976, peintre valencien installé à Collioure après la Retirada]... Là, c'était le patrimoine, ce n'étaient pas des gens qui marchaient à l'appât du gain. Ils donnaient à bouffer à presque tous les peintres... maintenant y a que l'argent qui compte... Il y avait cette*

*fraternité cette camaraderie que tu ne retrouves plus dans un monde complètement égoïste. Je dis ce que j'ai sur le ventre !*

**Les peintres venaient pour le décor et la lumière ?**

*Oui, les gens de cinéma aussi, pas pour ramasser du fric... C'étaient des vrais peintres... S'il n'y avait pas eu les catalanes sur le port, ils seraient partis... [P'tit Louis fait allusion aux grands peintres comme Derain, Matisse...] Et le ravaudage des filets, toutes ces « vieilles » avec les filets étendus sur la plage... C'était un pays qui vivait, c'était un pays industriel !*

**Fils du marin et peintre inclassable François Baloffi (1888-1979) dont Claude Massé qualifiait l'œuvre « d'art autre », P'tit Louis apprécie et cite abondamment les « vrais » peintres qu'il a connus qui ont fait la célébrité de Collioure tout en dénigrant les « barbouilleurs » actuels qui ne voient que l'appât du gain. Il regrette doublement cette époque marquée par la solidarité et surtout par l'activité halieutique et maritime, principale source d'inspiration des peintres.**

## Le temps des regrets

*Maintenant qu'est-ce que c'est Collioure ? Pauvre pays ! Qu'est-ce qui reste de ce pays ? Il ne reste que le béton, c'est un pays sans âme. Le clocher, le château ? Avant on t'emmerdait pour avoir les couleurs, le pays était classé, les façades, tout ça, il fallait demander l'autorisation à la mairie, tu ne pouvais pas peindre comme tu voulais. Quand c'est un patrimoine national, c'est valable pour tout le monde... Maintenant on tolère n'importe quoi...*

Par un raccourci saisissant et sans doute un peu excessif, P'tit Louis considère que le pays et ses marqueurs emblématiques, le château royal et le clocher de Notre-Dame-des-Anges, ne sont plus que du béton sans âme et que le site n'est plus qu'une carte postale vouée au tourisme de masse. Paradoxalement, bien que parfois farouche opposant à l'administration du patrimoine, il regrette la rigueur passée dans la gestion de la ville « classée » et le laisser-aller actuel.



P'tit Louis et son langage expressif.

## La bastide de Mirepoix

Ville ancienne relevant du comté de Foix, prise par Simon de Montfort en 1209, Mirepoix est détruite par une violente crue de l'Hers suite à la rupture du barrage de Puivert (1289). La ville est reconstruite à la fin du 13<sup>e</sup> siècle sur la rive opposée de la rivière, en intégrant toutes les composantes de l'urbanisme moderne des bastides, organisées pour faciliter la régulation des échanges sociaux et économiques : plan centré sur une place à galeries, rues orthogonales, trame parcellaire régulière.

Mirepoix conserve de nombreuses maisons à pans de bois, dont la plupart est protégée au titre des Monuments historiques. Parmi elles, celles de la place du Maréchal-Leclerc s'appuient sur des piliers de chêne qui libèrent ainsi des galeries de circulation (*couverts*) accueillant des commerces ; les poutres horizontales soutiennent le premier étage des maisons dont les façades peintes rehaussent les colombages. Les solives de la Maison des Consuls (15<sup>e</sup> siècle) sont particulièrement travaillées et sculptées de têtes humaines et d'animaux très expressives.

Ainsi, avec son ancienne cathédrale Saint-Maurice, construite entre les 14<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, restaurée au 19<sup>e</sup> siècle et caractérisée par sa large nef et sa haute flèche gothique; avec sa halle et ses *couverts*, Mirepoix est considérée comme un des hauts lieux patrimoniaux du département de l'Ariège et plus largement d'Occitanie.

Façades à colombages sur la place.





Sculptures anthropomorphes et zoomorphes sur les corbeaux des poutres.

## Habiter une maison à pans de bois

Maryse en sa maison-boutique « Artisans d'ici » sous les couverts.

Depuis quand vivez-vous ici ?

*Je suis là depuis sept ans, j'ai acheté la maison il y a huit ans, il n'y avait pas de boutique, c'était un peu à l'abandon. Je ne pensais vraiment pas trouver une maison sous les couverts, c'était introuvable à l'époque ; j'ai trouvé celle-ci par hasard et malgré tous les travaux qu'il y avait à faire, elle me convenait parce qu'elle était dans son jus des années 50. C'était moche...*

C'était déjà une boutique auparavant ?

*Non, ce n'était pas une boutique. Ce couvert était celui des vanniers et il y avait des petits ateliers de vannerie.*

Elle était déjà protégée Monument historique ?

*Oui, tout le centre est protégé depuis longtemps.*

Être dans un lieu chargé d'histoire et de patrimoine est un plus pour votre activité ?

*C'est plus un choix de vie parce que toutes les maisons que j'avais pu visiter avaient été retaillées avec du placoplâtre, c'était tout carré, je ne me sentais pas bien dedans... Ici il y avait beaucoup de travail mais j'ai pu faire les travaux comme je voulais, j'ai fait revenir les colombages, j'ai fait ça avec du chanvre et de la chaux, avec mes petites mains et mes petits bras !*

C'est vous-même qui avez fait les travaux ?

*En grande partie, mon fils m'a aidée.*

L'architecte des Bâtiments de France est intervenu ?

*C'est quand on a affaire à l'extérieur qu'on doit demander, pour les fenêtres ou les couleurs par exemple.*

C'est vous qui choisissez les artistes-artisans que vous présentez ?

*Ce sont tous des copains, c'est du dépôt-vente. Moi-même je fais des bijoux...*

Votre clientèle est composée de touristes ou de locaux ?

*Une clientèle locale qui connaît les produits, la poterie, le mohair... Les rares gens qui consomment local viennent ici. Le gros de la clientèle, c'est l'été avec les touristes.*

Qu'en est-il du marché hebdomadaire du lundi matin ?

*C'est le grand marché traditionnel. Le jeudi matin il y en a un beaucoup plus petit qui se déroule sous la halle, uniquement avec des produits de bouche.*



L'étal de Wesley le coutelier.

La halle, de style Baltard, elle a été construite au 19<sup>e</sup>, remplaçant le premier bâtiment sans doute fermé, en bois et pierre. Achevée en 1885, elle s'inscrit pleinement dans le mouvement de multiplication des halles à ossature métallique à partir de 1850. Elle comprend seize poteaux fins, creux, en fonte, surmontés de chapiteaux. La charpente est surmontée d'un lanterneau permettant de

contrôler l'éclairage et la ventilation. Ne présentant aucun point d'appui intérieur, la halle offre des facilités de circulation, des gains de place et une réponse aux préoccupations hygiénistes de l'époque. Le marché de Mirepoix qui connaît une forte notoriété se déroule le lundi matin dans toute la bastide ; la halle accueille également un petit marché fermier le jeudi matin.

## **Témoignages : Concilier commerce et patrimoine**

Wesley, artisan coutelier dans l'Ariège, dresse son étal chaque lundi sur le marché, à proximité des couverts et vend ses couteaux pliants, modèle capucin à manche en bois uniquement d'essence locale ; enthousiaste,

il considère que « c'est important le cadre quand on vend des produits de qualité ».

Christina, la chevière helvète vit dans l'Ariège depuis vingt-et-un ans ; Mirepoix est de loin

son marché préféré. Sa clientèle est composée d'habités, des locaux essentiellement, mais aussi de touristes quand vient l'été. Ici, elle bénéficie « d'un cadre exceptionnel » contrairement à Saint-Girons ou Lavelanet où elle vend également ses fromages de chèvre. Son étal est situé face à la Maison des Consuls devant un manège de chevaux de bois à l'ancienne. Elle apprécie également la cathédrale Saint-Maurice et la halle qu'elle considère « dans la continuité du patrimoine » sans faire de hiérarchie.

L'ensemble de ces témoignages en atteste, ici le patrimoine local, loin d'être un handicap contribue fortement au développement économique. La cathédrale, les couverts, la halle sont des éléments déterminants pour les artisans, paysans ou commerçants du cru dans leurs relations avec les locaux comme avec les touristes. Plus qu'un simple cadre de vie, le patrimoine peut-être également vécu comme une forme d'engagement personnel où le respect de l'authentique conditionne toute activité.

La halle un jour de marché.



Le village comme monument

## La Garde-Guérin

La Garde-Guérin est inscrite en 2011 au patrimoine mondial de l'UNESCO, au titre des paysages culturels de l'agropastoralisme du bien Causses et Cévennes. Installée le long de la voie de communication, le chemin de Régordane qui reliait la Méditerranée au Massif central, c'est un site fortifié, surplombant les gorges du Chassezac.

Le village, qui a conservé un parcellaire médiéval et ses rues entièrement pavées, était une parerie, co seigneurie dont chacun des vingt-sept chevaliers, propriétaires à parts égales du village, se devait d'en assurer la protection.

Cette organisation sociale explique l'homogénéité du village et sa protection au titre des Monuments historiques : château, église romane, maisons à toits de lauzes et fenêtres à meneaux. En 1971, La Garde-Guérin devient un village-pilote pour la restauration et la mise en valeur du patrimoine.

Vue du village dans les années 1980.



## Henri, le gardien de La Garde-Guérin

Henri, cheminot retraité, a vécu une partie de sa vie à La Garde-Guérin. Il retrouve dès qu'il le peut dans sa maison de famille. Il est devenu le guide bénévole et intarissable du village.

**Vous êtes né ici ?**

*Non, je suis né à Tarascon en 1938 et lorsque la guerre s'est déclarée. Mon père est mort de la grippe espagnole. Ma mère s'est retrouvée seule avec quatre enfants et elle nous a abandonnés, elle nous a mis dehors. C'est la DDASS qui nous a pris. Comme dans les villes on ne mangeait pas à sa faim, ils nous ont envoyés dans les campagnes. J'ai atterri à La Garde-Guérin et c'est là que j'ai été élevé...*

**À quel âge êtes-vous arrivé à La Garde ?**

*J'avais 18 mois. Quand les Allemands ont débarqué, c'était le 29 juillet 1942... Ils avaient mis des DCA, rassemblé les anciens et ont dit : « Un Allemand kaput, village rasé » !*

**Pouvez-vous évoquer votre famille d'accueil ?**

*Je suis tombé dans la famille de Mme Allègre qui m'a élevé, dans la maison que j'habite maintenant. Une famille catholique ; j'ai fait enfant de chœur de 7 ans à 14 ans. À l'époque on était quarante-cinq à l'école, quarante-cinq au catéchisme ! Maintenant il y a plus de curé et plus d'école... L'école était ici à côté du four communal. Cela faisait du monde ! À l'époque, toutes les maisons étaient habitées et dans chaque maison vous aviez des familles de deux ou trois enfants ; il y avait deux familles très nombreuses : les Chazalette, ils étaient treize ou quatorze et les Maurin, neuf ou douze...*

Henri devant sa maison en août 2016.



C'étaient des paysans ?

*Ils vivaient de l'élevage, des moutons, des chèvres, des vaches, des fromages du beurre, des pommes de terre, du seigle, ils faisaient de la farine de seigle, de l'avoine, de l'orge et des châtaignes et ils ne vivaient que de ça. Ils se déplaçaient, ils allaient vendre dans les foires à Villefort...*

Donc vous-même avez travaillé comme agriculteur ?

*Ouvrier agricole, ça a été mon métier jusqu'à 20 ans et après je suis parti à l'armée et de retour de l'armée je me suis fait embaucher au barrage de Prévencières pendant six mois... Après je suis rentré à la SNCF, j'ai fait trente-six ans aux chemins de fer à Nîmes.*

Vous habitiez Nîmes et vous reveniez ici ?

*Oui, on revenait souvent pour faire les foins et arracher les pommes de terre au béchard (houe à deux pointes, bigot) et ramasser les foins au râteau... il y avait pas de machines à l'époque !*

Pouvez-vous préciser votre relation au patrimoine : est-ce que le village était protégé ?

*Il a été classé je crois en 1972 ; « boudiou », ça n'a rien à voir avec maintenant... c'est le jour et la nuit !*

Comment jugez-vous cette transformation ?

*Je préférerais avant que maintenant parce que les habitants ce sont des pièces rapportées, ce sont des gens qui se retirent pour avoir la tranquillité. Ils sont comme dans un cocon et l'on se parle pas beaucoup, ce n'est pas comme avant. Avant c'était jovial, on s'invitait à manger... Ils sont quatorze ou quinze à vivre à l'année, il n'y a personne en hiver. Moi je reste là jusqu'au 10 septembre, en principe je pars à la Toussaint, mais après l'hiver je reste sur Nîmes... J'habite à la rue de Beaucaire.*

Donc pour vous, tourisme et patrimoine, il y a du pour et du contre ?

*Il y a du pour et du contre parce que maintenant à La Garde il n'y a que des maisons secondaires ; à l'entrée, il y a le directeur national de Pôle emploi, plus loin il y a le professeur Cabrol mais il ne vient qu'au mois d'août et*

*après vous ne le voyez plus, la maison est fermée ; là-bas aux Charbonnettes, c'est un attaché d'ambassade ; il y a une autre maison qui s'est vendue, ce sont des Allemands qui l'ont achetée, mais cette année, je les ai pas encore vus... Et ça fait monter le prix des maisons... Dans les années 70-71, une maison ça valait 5 millions d'anciens francs et ça ne se vendait pas ; aujourd'hui c'est 85 millions...*

Le fait que ce soit classé ça ne vous gêne pas trop pour les travaux ?

*Non ça ne me gêne pas tellement, car les Bâtiments de France ne sont pas comme on le prétend... Il suffit que vous respectiez ce qu'on vous dit, il n'y a pas de problème ; on ne vous interdit pas de faire une fenêtre, vous avez le droit de faire une ouverture, mais de 1 mètre 20 sur 1 mètre, vous pouvez mettre des Velux, vous pouvez faire des chiens assis ; en contrepartie pour la toiture par exemple, ils vous aident, c'est 50-50 ; ils vous donnent de l'argent mais il faut que ce soit en lauzes de schiste et il faut que les chéneaux soient satinés, pas brillants ou en cuivre... Je dis que c'est bien parce que sinon les gens feraient n'importe quoi... C'est gardé, c'est surveillé... Ils arrivent à l'improviste, ils arrivent en tenue, si bien que vous les prenez pour des villégiateurs et puis après ils marquent... Les Bâtiments de France, c'est strict... Du moment qu'ils font respecter la loi. Il ne faut pas de béton : quand vous faites un linteau d'une porte ou d'une fenêtre, il faut le faire en bois ou en pierre, mais pas en béton. Et quand vous faites des joints, il faut que la couleur soit comme ils disent... Vous savez dans un village classé, si les règles, les normes ne sont pas respectées, ils le font déclasser...*

**Habiter un village protégé comporte des contraintes qui ne semblent pas trop gêner notre informateur; il respecte et apprécie même les exigences des Bâtiments de France garantes de l'authenticité patrimoniale. En revanche, il regrette la transformation des maisons en résidences secondaires de luxe, synonymes de « pièces rapportées », de désertification en hiver et de flambée des prix de l'immobilier.**



Tour de guet et vestiges du château.

Comment voyez-vous les touristes ?

*Il en passe des touristes mais depuis deux ou trois ans, de moins en moins. C'est du point de vue financier, la crise...*

Vous disiez qu'il y avait une nacelle sur la tour ?

*La nacelle, c'était dans les années 53-54, les gens commençaient à visiter. Les années les plus fortes pour le tourisme, ça a été de 75 à 90. Il y avait*

*beaucoup de monde dans les rues on se serait cru à Cannes... C'était un privé qui l'avait installé pour les visites, mais ensuite les Bâtiments de France n'ont plus voulu parce que c'était pas prévu dans le cadre. C'est comme quand on a tourné le film (Il s'agit du film Le Bâtard de Dieu, de Christian Fechner, 1992), il y en a qui ont téléphoné à Mende pour qu'on laisse le spectacle comme il était pour que les gens puissent prendre des photos ; ils n'ont pas voulu, c'est dommage...*

Le tourisme s'est développé de longue date à La Garde-Guérin (dès les années 1950) compte tenu de son intérêt patrimonial et de son site exceptionnel. Henri apprécie en fait la présence des touristes qui créent de la vie dans le village et dont il se fait volontiers le guide bénévole en multipliant les anecdotes.

Vous connaissez bien la tour ?

*La tour c'était pour surveiller tout le patrimoine. Dans la tour, vous avez une plaque en fer et il y a une galerie qui descend de 2 ou 3 mètres... puis il y a une autre galerie qui va là-bas en face*

*au château du Roure. En 1952, je devais avoir 8 ou 9 ans je me suis dit qu'il faudrait le faire visiter, ça serait une curiosité. Ce sont les gens du village qui ont découvert les sept salles et qui ont fait venir des gens de Paris avec des appareils super sophistiqués ; toutes les bosses que vous voyez, ce sont des voûtes...*

Pouvez-vous donner des précisions sur le souterrain ?

*Le souterrain tombait dans la vallée là, la première vallée et puis il sortait dans les gorges... Ici c'est imprenable. J'ai toujours admiré ça, la vue est magnifique !*



Henri , gardien de La Garde-Guérin.

Le thème du souterrain est une topique récurrente de l'imaginaire patrimonial collectif et aux légendes rattachées aux monuments et notamment aux châteaux forts. C'est l'idée d'un souterrain reliant le château ou la tour à l'extérieur des murs d'enceinte permettant aux assiégés de s'enfuir : souterrain refuge, souterrain de fuite ou souterrain tactique. La réalité monumentale est généralement tout autre.

Des fouilles archéologiques ont été faites ?

*Oui, mais je ne comprends pas pourquoi ils n'ont pas continué c'est dommage, parce que rendez-vous compte, là-dessous, sept salles à découvrir et on pourrait retrouver des vestiges... les gens du village avaient trouvé une tête, une pierre taillée, elle est dans ma grange et ils m'ont dit : « Petit, elle te plaît cette tête ? Eh bien on te la donne ! » et ils me l'ont donnée ; je l'ai mise au-dessus de ma porte mais à l'intérieur... Maintenant qu'est-ce que représente cette tête, il faudrait un débat archéologique, des spécialistes...*

Est-ce qu'il y a des animations, des sons et lumières ?

*À l'église, il est venu une cantatrice de Lyon qui a dit qu'il y avait une acoustique extraordinaire, qu'elle n'avait jamais vu ça... Ils font souvent des concerts, mais l'été, car l'hiver il y a personne...*

Tout est patrimoine ici ?

*L'église, la tour, les maisons, c'est pareil... On m'a toujours expliqué qu'à l'époque le chevalier d'Henri IV dormait au premier étage et qu'il attachait son cheval à l'anneau qui est là...*

Faites-vous une hiérarchie dans le patrimoine à La Garde-Guérin ?

*Non, pour moi tout est pareil, tout est patrimoine, que ce soit l'église, l'école, ce que vous voulez, c'est patrimoine, le four était communal, ça fait partie du patrimoine. Je me rappelle que mon frère avec des gens du village ont refait le four qui était parti en brioche. À l'époque derrière le four, il y avait un mur et une toiture pour le protéger alors que maintenant il est en plein air ; j'en ai parlé au maire mais il m'a dit je n'ai pas d'argent pour le refaire...*



Vue du bâti ancien du village.

La non hiérarchisation du patrimoine est une des constantes des « Gens d'ici » interviewés, surtout ceux très sensibles au patrimoine local : le tout patrimonial se comprend aisément dans un village de caractère tel La Garde-Guérin.



## Les chalets de Gruissan

Au sein du parc naturel régional de la Narbonnaise en Méditerranée, Gruissan et sa plage des chalets est le symbole de la résistance patrimoniale au projet de la mission Racine de construire, en 1964, neuf immeubles futuristes en « pyramide étoilée » en lieu et place des chalets. Les chalets de la plage sont un élément fort de l'histoire de l'architecture balnéaire du 20<sup>e</sup> siècle. Implantés en onze rangées selon un plan en dents de scie, les 1300 chalets constituent une forme urbaine singulière et pionnière. Cet habitat provisoire de pêcheurs, simples baraques de bois sur pilotis, se transforme en cabanes de loisirs avec la mode des bains de mer. Après la destruction du site à la fin de la Seconde Guerre mondiale, ces constructions balnéaires renaissent et se développent. Elles ont acquis une forte notoriété à la suite du film de Jean-Jacques Beineix *37°2 le matin*. Aux chalets, il y a des Toulousains, des Carcassonnais, des gens d'ici qui partagent leur intimité dans cette ville suspendue. Ici on parle chaletain

### France, une enfance aux chalets

France, la cinquantaine est architecte ; elle vit et travaille à Montpellier. Audoise par sa mère institutrice, parisienne par son père architecte. Elle a vécu une partie de son enfance à Narbonne et fréquente régulièrement les chalets depuis les années 60.

Peux-tu rappeler l'histoire de ce chalet de Gruissan ?

*Ce chalet de Gruissan, c'est un habitat secondaire qui a été construit par mon papa au début des années 60. Il était Parisien et il s'est marié avec une fille de l'Aude et quand il est venu visiter le coin, il est tombé en arrêt sur les beaux paysages de Gruissan et sur cette plage habitée avec des chalets en bois sur pilotis. Je pense qu'à ce moment-là il faisait beaucoup de recherches sur l'habitat de loisirs et en bois. Donc ça a été à la fois une façon de mettre en pratique les idées qu'il avait en temps que concepteur, donner un cadre à la famille qui se constituait et en même temps faire une auto-construction avec son propre père. Donc cette filiation de papa à papa c'est quelque chose qui m'est cher.*

Ci-contre, vue des chalets en 2015.

Comment s'est passée cette auto-construction ?

*Il est arrivé un peu tardivement sur la place de Gru puisque c'était le dernier terrain disponible*



Vue aérienne des chalets dans les années 1960.

*dans la dernière rangée. Je ne sais pas par quel moyen il a obtenu le terrain, mais pour lui c'était l'ultime moyen de s'insérer dans cet endroit très particulier. Dans l'Aude, il y avait bien quelques cabanes de pêcheurs comme l'Ayrolles, mais en habitat de loisirs c'était quasiment le seul endroit.*

**Les principes d'auto-construction faisaient partie de sa philosophie d'architecte ?**

*Il a pu mettre en pratique ses idées à tel point que ce chalet ne ressemble pas aux chalets qui nous entourent et qui eux étaient construits selon des modèles, 37 m<sup>2</sup>, 40 m<sup>2</sup>, suivant la taille du terrain. Le terrain que nous avons est un grand terrain et le chalet que mon père a construit ne prend pas la totalité de l'emprise constructible que ce terrain permet ce qui, à mon sens après réflexion et pour le vivre depuis cinquante-quatre ans, permet des accès à l'extérieur favorisés. Donc il a construit ce chalet de 50 m<sup>2</sup> pour une famille de 7 personnes à cette époque-là (mes parents, mes grands-parents, ma sœur et moi). L'idée était que tout le monde puisse prendre des vacances ensemble, en harmonie : 50 m<sup>2</sup>, c'est pas beaucoup... Évidemment il y a eu des influences, ce chalet, c'est le mouvement moderne, c'est la réflexion sur la trame qui vient de la construction japonaise ; d'ailleurs le chalet a un aspect*

*japonais, c'est le module du tatami puisque le module initial c'est la longueur et la largeur du tatami, c'est aussi les panneaux coulissants et le sas de décompression entre intérieur et extérieur. Sur le plan de la construction, ce chalet est extrêmement bien pensé avec des trames calibrées et reproduites.*

**Concrètement comment s'est passée l'auto-construction ?**

*À ce moment, jeune architecte, il travaillait avec l'entreprise Parra qui avait des modèles de chalets à la montagne. On l'avait sollicité pour réfléchir à l'habitat individuel de vacances. Il en a profité pour faire fabriquer toute la structure, le clos et le couvert. Et pour l'intérieur, c'est son père et lui, bricoleurs tous les deux, qui l'ont fait avec beaucoup de choses récupérées, chinées... Il a par exemple récupéré l'évier à la foire à la ferraille de la Bastille.*

**Est-ce qu'il y a eu des réactions des voisins de chalet ?**

*Oui, ce sont des voisins, les plus anciens, qui m'ont raconté ça après son décès : il y avait une rumeur qui disait que tous les chalets qui devaient se construire à partir de cette date-là devaient se faire sur ce modèle ! Ce qui était bien sûr absolument faux...*

**Sensible aux idées développées par son père, elle adhère aux principes mis en œuvre dans la construction du chalet familial : auto-construction, récupération et recyclage de matériaux, inspiration fonctionnaliste et japonisante.**

**Peux-tu évoquer ton enfance au chalet ?**

*C'est vraiment un rituel : depuis 1964 où j'ai passé mes premières vacances à nos jours, je ne pense pas avoir manqué un seul mois d'août ou peut-être quand j'étais étudiante et encore, je ne suis même pas sûre... On se retrouvait en famille jusque dans les années 70, après il y a eu des décès... C'était super génial ! Il y avait à la fois ma grand-mère maternelle qui nous faisait le cassoulet et mes grands-parents paternels qui avaient*



Le chalet de France.



France sur la terrasse de son chalet.

*complètement un autre mode de vie ; on jouait au croquet, aux petits chevaux avec ma grand-mère paternelle qui était féroce et terrible. Pour un petit enfant, avoir les gens qu'on aime autour de soi, c'était génial... Après c'étaient les cousins de mes parents qui étaient tout le temps invités, soit les Parisiens soit les Audois, « Ah vous venez au chalet, Mémé nous fera un cassoulet ! ». Ils étaient de Limoux. C'était cassoulet ou bouillabaisse, des retrouvailles autour de la bouf', super important !*

**Et les copains des autres chalets que tu retrouvais ?**

*Absolument. Les copains des chalets proches, de la rangée 10, puisqu'on allait d'un chalet à l'autre, je crois que j'ai musclé mon cœur à force de monter et descendre les escaliers...*

**Et les dunes aussi ?**

*Il y en avait des fois, parfois non... J'ai des souvenirs anciens, il y avait l'eau qui venait sous*

*les chalets. Mon grand-père était venu de Paris avec sa 4L bordeaux par les petites routes du Massif central et qui voyait l'eau monter, qui avait fait une petite rigole autour de sa 4L et quand l'eau est arrivée à la hauteur de ses roues, il a dit « Je vais peut-être enlever ma voiture » et tout le monde allait mettre ses voitures dans la rue derrière qui était un mètre plus haut...*

**Pour toi le chalet c'est du patrimoine ?**

*Oui fatalement ! Par rapport au patrimoine de ma famille, j'ai eu à m'occuper de plusieurs successions et j'ai dû vendre d'autres biens en voulant conserver uniquement celui-là... Il était important de conserver ce patrimoine du chalet parce que ce sont nos racines audoises et aussi parce qu'il avait été construit par mon père. Et aujourd'hui, je suis dans une position de quelqu'un qui maintient, conforte, rénove ce patrimoine.*

Quand tu as hérité de ce patrimoine, ça allait au-delà d'un chalet en bois ?

*Oui, ce patrimoine c'est aussi le mode de vie, la transmission d'un mode de vie qu'on a sur cette plage de Gruissan et qui est ce qui a fait venir ma famille.*

C'est donc à la fois un bien symbolique et un mode de vie particulier ?

*Un mode de vie qui procède du symbole parce que c'est un mode de vie libertaire. Libertaire dans le sens où même quand tu es petit tu apprends que la liberté c'est de faire ce que tu veux, dans un contexte, toujours, tu apprends à assimiler le contexte et tu comprends que tu as des marges de liberté et que tu peux les prendre. C'est pour ça que tous les enfants, je pense aux garçons d'un de mes ex qui sont venus dix ans à Gru, ils ont appris la liberté et je pense que ça leur restera, cette liberté et ce mode de vie qu'ils adoraient. J'ai essayé de faire passer ça, cette transmission... Avec la petite-fille d'Alain, c'est pareil ; dans ce cadre le grand-père et sa petite-fille ont des relations extraordinaires et même avec moi, alors que c'était pas gagné au départ. Le chalet comme mode de vie impose ça... Cette proximité je l'avais avec mon grand-père paternel qui était peintre.*

La période de l'enfance est de façon générale une époque charnière dans la constitution de la conscience patrimoniale. Souvent teinté de nostalgie – d'ethnostalgie – le récit des souvenirs, récit d'origine, fait le parallèle entre l'histoire de vie et l'histoire du chalet. Cette évocation de l'enfance montre que le chalet au-delà du bâtiment lui-même est un lieu fort de sociabilité et un lieu de formation et de transmission des idées libertaires. C'est également l'espace d'affirmation de son identité audoise. Le chalet transmis par son père est plus qu'un bien matériel, patrimoine affectif et sensible, c'est aussi une façon de vivre.

Peux-tu évoquer tes critères et ta hiérarchisation du patrimoine, notamment audois ?

*Si on ne se réfère qu'à Narbonne où j'ai vécu de 8 ans à 18 ans, c'est une ville au passé romain*

*qu'on peut voir tous les jours, quand on est d'une famille attachée au patrimoine ; mon père a fait beaucoup de choses pour le patrimoine... Une petite histoire, on habitait au centre-ville dans un hôtel particulier du 17<sup>e</sup> siècle, tu as 10 ans et ta chambre fait 35 m<sup>2</sup>, 4 m de hauteur... J'allais au collège à côté du pont des Marchands et il y avait un quartier qui a été complètement démoli pour faire un parking, il y avait des maisons Renaissance et des maisons du ghetto. Je me rendais au collège par des petites rues et je me souviens des devantures anciennes<sup>19<sup>e</sup></sup> en bois avec des étoiles de David peintes et je me souviens après de chantiers de démolition d'immeubles Renaissance à la boule, tout ça pour construire un piteux HLM et un parking extérieur. Un jour, je suis revenue chez moi en disant : « Tu sais papa, je suis passée à côté du chantier où ils font le trou et je crois que j'ai vu un truc blanc au fond, on devrait aller voir... » On est allés voir, il y avait des morceaux de colonne romaine en marbre... Là ce n'est pas de la transmission de patrimoine, mais de la destruction !*

Je reprécise ma question : fais-tu une hiérarchie dans le patrimoine : cathédrale, port antique, chalet... ?

*Moi je n'en fais pas vraiment parce que ce sont des sujets différents, je dis ça parce que je suis un peu « sachante » dans le domaine, parce qu'autant c'est facile de valoriser la cathédrale de Narbonne, beaucoup plus difficile de valoriser un habitat de loisirs. [Ce patrimoine] a autant de légitimité que la cathédrale... De mon analyse, ce qui est intéressant, c'est que c'est un patrimoine ludique, depuis sa constitution ; quand j'étais jeune je n'en avais pas conscience...*

Ce patrimoine a également été constitutif de ton identité d'Audoise.

*Je n'ai jamais eu de jugement de valeur sur les choses que faisaient les gens sur leurs chalets d'origine; il y a eu des choses très moches, des périodes, des modes : je badigeonne mon chalet de crépi rose parce que ça fait maison provençale, c'était dans les années 70 ; je mets des lattes en plastique parce que c'est plus facile... Je n'ai jamais eu de jugement de valeur*

*parce que ces gens sont heureux de le faire, ça correspond à leur mode de vie. Et d'ailleurs personne ne m'a jamais rien dit quand j'ai peint le portail en jaune, on me l'a dit des années après... Du coup ce chalet avec son portail jaune est un incontournable de l'endroit.*

Penses-tu que le cahier des charges et la réglementation mis en place sont suffisants pour gérer ce patrimoine, son évolution ?

*Il me semble que oui, il ne faut pas en faire plus pour laisser les gens à leur créativité. Parce que même si beaucoup de chalets ont été construits sur la base de modèles proposés par les entreprises, les gens se sont appropriés ces modèles et on fait de bric et de broc en invitant le voisin plus bricoleur, des liens sociaux se sont fabriqués... Trop normer tuerait (les chalets). Il faut accepter l'évolution : autant au départ c'était un habitat de loisirs qui s'adressait à des petites gens, autant maintenant ça s'adresse à des riches...*

France a été sensibilisée au patrimoine dès son enfance par sa famille et par son vécu narbonnais. Sa conception égalitaire et non hiérarchique du patrimoine lui permet d'affirmer qu'un patrimoine ludique comme les chalets de Gruissan a autant de légitimité que le patrimoine monumental classique. Pour autant ce patrimoine n'a pas à être pétrifié par trop de réglementation et doit évoluer en fonction de la créativité de ses habitants.

Vue actuelle des chalets.



## Fanfonne, Robert et le patrimoine de la bouvine

Sept arènes de bouvine du Gard et de l'Hérault sont inscrites parmi les monuments historiques en 1992 : Lansargues, Marsillargues dans l'Hérault et Aramon, Le Cailar, Saint-Laurent-d'Aigouze, Aigues-Mortes et Aubais, dans le Gard.

C'est une démarche de protection rare et emblématique de la dimension ethnologique du patrimoine. À travers la protection des arènes, outre l'aspect conservatoire de ces lieux de mémoire et de tradition qu'elle engendre, s'est dessinée pour la première fois la volonté du ministère de la Culture de protéger un élément fort du patrimoine ethnologique, l'acte administratif rejoignant le fait social et culturel.

Vue des arènes de Lansargues.



## Robert et la « fé' di biou »

Photographe et peintre de la Camargue, auteur d'ouvrages sur Fanfonne Guillierme et Jean Hugo, Robert, septuagénaire retraité d'IBM, vit à Gallargues-le-Montueux (Gard) ; il est issu d'une famille de viticulteurs de Lunel. Tout jeune, il se passionne pour les traditions de la Petite Camargue et est marqué par la « fé di biou » (passion des taureaux). Il fréquente alors l'artiste Jean Hugo dans son atelier du mas de Fourques et la manadière Fanfonne Guillierme « la grande dame de la Camargue » qu'il admire profondément. Ami de la famille, il reçoit en legs les objets souvenirs liés à la mémoire de Fanfonne, dont il se considère le « dépositaire moral » et qu'il expose au sein d'un petit musée hommage privé dans une pièce de son mas.

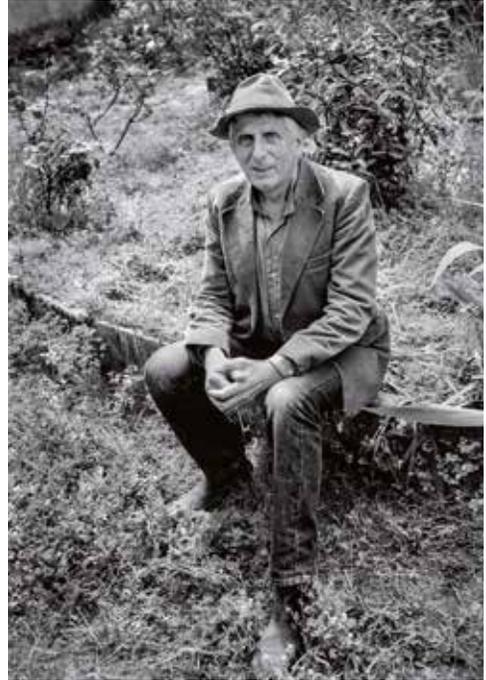
Fanfonne Guillierme (Paris 1895, Aimargues 1989) est issue d'une famille bourgeoise parisienne. Elle passe ses vacances au mas de Praviel, propriété de ses grands-parents où naît sa passion pour les chevaux et les taureaux. En 1904, sa mère s'installe définitivement en Languedoc et Fanfonne devenue grande cavalière partage la vie des gardians. Proche du marquis de Baroncelli, elle devient manadière et consacre sa vie à la bovine et au maintien des traditions ; en 1956, elle dirige la manade qui prendra son nom. En 1975, année de la Femme, elle monte à Paris comme ambassadrice de la Camargue avec son gardian Jacques Espelly. Elle est à l'origine de la reconnaissance du cheval camargue par les Haras nationaux.

## Une enfance en *Bouvino*

*Bouvino* en occitan, désigne l'espèce bovine et par extension métaphorique, l'ensemble du milieu taurin et l'aire géographique de son élevage et des jeux qui l'entourent.

Pouvez-vous évoquer vos premiers souvenirs de Fanfonne ?

*Fanfonne je l'ai connue très jeune, j'étais tout gamin... Mes grands-parents habitaient une grande maison à Lunel, mon grand-père avait des vaches, pas camarguaises, des vaches laitières. Les Guillierme, Fanfonne ses sœurs, Élisabeth, avaient des amies qui habitaient à côté de mes grands-parents et quand ils venaient, Fanfonne et ses frères, Pierre et Charles, allaient voir mes grands-parents et c'est ainsi qu'une relation amicale s'est tissée. Ils venaient boire le café et allaient rendre visite à leurs amies, les demoiselles Melon. Fanfonne qui adorait les animaux discutait un peu avec ma grand-mère puis au bout d'un moment, elle allait voir les vaches avec mon grand-père. La première fois que je l'ai rencontrée, je devais avoir 5 ou 6 ans...*



Robert chez lui.

La bouvino, vous êtes donc tombé dedans tout jeune ?

*Quand j'étais tout gamin, mes parents étaient voisins de Jean Rebuffat de Lunel, le père de Dédé Rebuffat de la manade, qui m'avait pris en amitié. Je me souviens il passait et disait : « Deman picho vendras a mielo » ; il me prenait avec lui dans le char du côté du mas des Sports, il me mettait sur le dais, je dominais la situation ; je les regardais travailler et je « badais », je me régalaï... Mon grand-père m'emmenait voir les grandes courses de l'époque des années 50, j'a vu courir le Vovo...*

## Des histoires de manades

Quand vous étiez jeune, Fanfonne avait-elle déjà sa manade ?

*Oui, sa manade a été créée en 1920 ; elle me disait toujours : « Finalement ma manade a été créée en 1906... », au moment où sa mère avait acheté une doublenque, une vache de deux ans qui avait été sauvée d'une corrida à Aimargues qui devait avoir lieu et puis qui a été interdite. Sa mère a acheté cette vache qui venait de chez Granon pour amuser ses enfants à Praviel. Cette vache qui avait été un peu domestiquée est restée un peu sauvage. Quand le marquis de Baroncelli, en 1907, a perdu la moitié de sa manade suite aux intempéries du Cailar, Alice Guillierme, la mère de Fanfonne lui a proposé de venir à Praviel installer le reste de sa manade et bien sûr Bichette, la vache en question, a été intégrée à la manade Baroncelli. Elle a eu des veaux mâles et femelles, et c'est ainsi que la manade Guillierme a commencé à se former, petit à petit. D'ailleurs à la fin de la guerre 14-18, il y a eu une course aux Saintes-Maries-de-la-Mer où les taureaux de Guillierme couraient, six taureaux ! Ce n'était pas encore la manade Grand-Guillierme, elle était encore intégrée à la manade Baroncelli. À partir de 1920, Alice Guillierme avec Joseph d'Arbaud et Jean Grand de Gallargues ont décidé de s'associer pour créer la manade Grand-Guillierme parce que Joseph d'Arbaud au dernier moment s'était retiré de l'affaire. Cette manade a duré jusqu'en 1956 et à partir de cette date, Fanfonne a pris son indépendance et c'est devenu la manade Fanfonne Guillierme.*

Comme « la jeunesse » de petite Camargue à cette époque, Robert a été marqué par les pratiques et les traditions liées à la bouvino, du travail des gardians et manadiers aux courses. Vovo cité par Robert est un cocardier célèbre de la manade Aubanel qui redonna un bel élan à la course camarguaise dans les années 50.

L'élevage qu'elle avait était destiné aux courses ?

*Au début de son élevage, le gardian de l'époque René Chabaud, avait créé des taureaux pour les abrivados afin de soulager la manade Granon et la manade Baroncelli. Quand il fallait aller loin, les taureaux de la course partaient en char et c'était la manade Grand-Guillierme qui assurait les abrivados. Il y avait aussi des taureaux qui couraient en course, une affiche en atteste, Bouchard, l'Aiguemortin, Lendela qui faisaient partie de la course royale de Fanfonne, mais ce n'était pas le but.*

Des taureaux de sa manade ont-ils été primés ?

*Elle a eu deux bious d'or : un en 1968, Galapian et un en 1983, Segren, ça a été le couronnement de la manade et la manade court toujours...*

Ayant recueilli les confidences et les souvenirs de Fanfonne Guillierme au cours de longues conversations, Robert F. restitue dans cet entretien l'histoire et la personnalité de celle qui incarne la conscience du Midi et les traditions camarguaises. Il retrace le parcours d'une existence rythmée par l'amour du cheval, la passion du taureau et de l'afecioun (amour ardent des taureaux, passion de la tauromachie. Le nom est donné aussi à l'ensemble des amateurs de courses de taureaux).

## Un musée hommage à Fanfonne

À partir de quand avez-vous décidé de constituer ce musée en hommage à Fanfonne ?

*J'ai toujours été ami avec la famille, avec Mireille surtout, la nièce, la fille d'Hortense sœur de Fanfonne, dépositaire de ses oncles et de ses tantes. On était très proches et après la mort de Fanfonne en 1989, j'allais toujours à Praviel régulièrement et Mireille m'a dit : « Tu vas prendre le relais, tout ce qui appartient à Fanfonne tu le gardes, je sais que tu t'en occuperas ». Elle m'a donné tous ses objets et souvenirs et la série de plaques de verre, il y en a 700 ou 800 ; ses parents et grands-parents étaient passionnés de photographies. Mireille me disait toujours : « Mes ancêtres, mes aïeux se sont portraiturés à tout va ! » Il y a des photographies de tradition, de la famille, quand ils étaient en Suisse... Tout ça s'est constitué au fur et à mesure et j'en suis le dépositaire moral, si on peut dire... Il n'est pas question que ce soit dispersé, alors j'ai pris contact avec le musée Arlaten en Arles, parce que Fanfonne aimait beaucoup ce musée et que sa mère avait contribué à sa création avec Mistral. Bien entendu le musée est intéressé par tous ces souvenirs, alors cela se fera au fur et à mesure, j'estime que je peux avoir encore Fanfonne auprès de moi, mais je sais que ça ira en lieu sûr, je veux que ce soit préservé !*

**Le musée Arlaten ou le musée de Camargue qui possède déjà une collection de plaques de verre (Le fonds Naudot et le fonds Buzanquet) ?**  
*Le musée Arlaten est intéressé, éventuellement le musée de Camargue : je verrai en temps voulu...*

**Vous avez fait un inventaire de ces plaques ?**  
*J'ai tout numérisé, j'y ai travaillé quatre ans, pas tous les jours, mais souvent et j'ai fait une histoire de la famille Guillierme à travers les photos : j'ai pu identifier les personnes de la famille.*

**Ces plaques de verre sont toutes identifiées ?**  
*C'est affectif, ce serait une catastrophe si elles étaient dispersées... Oui elles sont identifiées : le lieu, la date, la date de numérisation... Ex : « Boîte 28, paysage du côté de Villefort, bar-rage, 1960, numérisée en 2013 ».*



Buste de Fanfonne exposé sur le buffet et Robert.

**Quel type de classement avez-vous établi de ces plaques ?**

*C'est un classement historique et thématique : la famille, la Suisse, les vacances en Lozère quand ils allaient à Saint-André-Capcèze, puis Fanfonne devenue manadière, la vie quotidienne dans la manade avec Jacques Espelly.*

**Ça c'est un premier lot ; pouvez-vous décrire les autres collections ?**

*Ce sont les souvenirs de Fanfonne : ses trois derniers chapeaux, sa veste gardienne avec sa décoration (elle avait été décorée officier du mérite agricole), sa jupe gardienne, ses gants, même son mouchoir au chiffre d'Alice Guillierme sa mère. Ce dernier objet arrivé et donné par la nièce de Fanfonne, la fille de*

*Pierre, est un seden [corde tressée avec du crin, outil précieux, significatif et symbolique du travail du gardian]. Là, j'ai un original de Paul Vézian écrit de sa main en provençal en 1915 La Reine des gardians et offert à Fanfonne.*

Qui vient visiter ce musée hommage ?

*Personne, c'est privé... Des amis, Françoise Lucas qui avait fait un film sur Fanfonne... Quand ça ira dans un musée ce sera public. Des Gallar-gois m'ont demandé s'ils pouvaient le visiter...*

Et les gens de la bouvino, manadiers... ?

*Les Blatière sont venus, les nièces de Fanfonne... Un gars qui a fait un film, mais c'est tout. Jacques Durand [journaliste taurin] n'est jamais venu. Alain Laborieux si...*

Musée hommage à la « grande dame de la Camargue » constitué à partir d'un legs familial, cette collection privée n'en est pas moins documentée et répertoriée. Outre les objets souvenirs évoquant Fanfonne manadière – les chapeaux, la jupe et la veste gardianne, les tridents, le *seden*, le mouchoir... – elle comporte des albums photographiques de la famille Guillierme et un fonds important de plaques de verre photographiques d'un grand intérêt ethnographique et historique. Soigneusement documentées et numérisées, elles pourront être versées en temps voulu à un musée de France voué à la Camargue. Soucieux dans l'avenir de cette préservation et de cette transmission, Robert F. fait cohabiter pour l'instant sa conscience patrimoniale et sa passion toute personnelle de collectionneur privé...



La collection de Robert.

## Représentations du patrimoine

Vous savez qu'on a protégé des arènes au titre des MH, considérez-vous les arènes de village comme du patrimoine ?

*Oui cela fait partie de notre culture... bon on peut peut-être les changer de place, ça dépend s'il y a des motivations d'ordre économique...*

Le déplacement ne vous choquerait pas ?

*Si... par exemple à Gallargues si, ou encore à Marsillargues. À Marsillargues, ça m'embêterait parce que ça perdrait toute sa valeur. À Saint-Laurent-d'Aigouze c'est pareil, si vous changez de place les arènes, c'est plus Saint-Laurent-d'Aigouze... À Gallargues c'est pareil, si vous les enlevez de l'endroit où elles sont, c'est foutu !*

Vous avez évoqué Marsillargues où l'église, le château et les arènes sont protégés Monument historique, faites-vous une hiérarchie entre ces trois éléments patrimoniaux ?

*Non, parce que pour moi les arènes font partie intégrante de l'environnement, ça s'accorde très bien. On dit parfois que les arènes bouchent l'entrée du château, mais je trouve qu'elles sont parfaitement intégrées maintenant... Je vais à Marsillargues voir les courses ! Si elles étaient déplacées ailleurs, c'est fini, elles perdraient leur âme... [Grâce à l'action des Monuments historiques, les arènes n'ont pas été déplacées, mais restaurées in situ en 2017].*

Donc vous ne mettriez pas un élément en premier si l'on devait établir un palmarès ?

*Non, parce que l'ensemble fait partie de notre culture, de l'histoire du village...Tiens, je vais vous montrer deux photos de Marsillargues au 19<sup>e</sup> siècle : c'est prégnant, ça fait partie de l'histoire de Marsillargues, le château, les arènes et l'église. C'est très fort ! Si vous enlevez les arènes, ça n'a plus d'intérêt, il faut garder ce lien avec l'histoire du village... À Gallargues, quand on a déplacé les arènes et qu'on les a*

*mis un peu plus bas, ça m'a embêté car depuis des générations les taureaux couraient sur le Coudouillé... Pour des histoires économiques ils ont trouvé que c'était mieux de faire les arènes à la place des manèges... Eh bien non, ce n'était pas un choix judicieux, le village a perdu son âme...*

Pour vous les arènes c'est donc plus qu'un lieu où se passe la course mais aussi un élément de sociabilité du village ?

*Voilà exactement ! C'est important ce lien entre le patrimoine et la société du village ; le vivre ensemble, c'est vraiment nécessaire à l'heure actuelle. Comme une maison ancienne que vous transformez, si vous la dénaturez complètement, elle n'a plus d'intérêt... On perd le lien patrimonial, le lien d'intérêt culturel, et quand vous déplacez les arènes, vous déplacez la culture !*

Comme la majorité des gens de *bouvino*, Robert considère que le patrimoine doit rester en place. Citant des exemples de déplacement d'arènes, il estime qu'elles ont perdu leur âme. Il lie étroitement sociabilité villageoise et patrimoine. Sans hiérarchiser le patrimoine, il revendique une conception globale et égalitaire du patrimoine historique de proximité.

Pages suivantes :  
Reflet du paysage de petite Camargue.





## Postface

Au terme de cette enquête, il ne saurait être question de tirer des conclusions définitives à partir de la dizaine de portraits qui ont été établis en région Occitanie et dont la représentativité statistique serait illusoire. Tout au plus peut-on tenter d'élaborer des synthèses en esquissant les tendances qui se dévoilent à partir de ces relations singulières aux différentes formes de patrimoine régional.

La proximité d'un élément patrimonial est pour les gens d'ici un facteur de connaissance voire d'intimité. Par sa fréquentation quotidienne, « l'indigène » entretient une certaine familiarité avec le monument local: ce dernier fait partie de son paysage intime, de son environnement naturel. Parfois, la familiarité est telle qu'elle peut même conduire à la banalisation, l'élément patrimonial n'étant plus qu'un simple décor qu'il ne remarque plus... Le patrimoine a d'autant plus d'importance qu'il a été vécu comme un rite de passage, une expérience physique. Dans cet ordre d'idée, l'enfance apparaît comme une période constitutive de la conscience patrimoniale. C'est là aussi que peut s'élaborer tout un imaginaire du monument dont la figure récurrente est le souterrain avec les légendes qui lui sont liées.

Les réponses aux interviews, peu transgressives dans leur ensemble, traduisent globalement une certaine forme de déférence face au patrimoine, produit de l'histoire, que l'on peut résumer ainsi : le respect patrimonial est généralement vécu comme une évidence, une sorte d'impératif social. Dans cet ordre d'idée, il y a unanimité devant le monument, modèle dominant. Symbole évident de la monumentalité, l'édifice religieux – chapelle, église, cathédrale – ne souffre guère la critique ou la contestation et arrive en tête quand l'informateur opère une hiérarchisation du patrimoine. Dans le cas contraire, on assiste à une mise sur un pied d'égalité de toutes formes de patrimoines, de la cabane à la cathédrale, du four à pain au château... Cette conception globale du patrimoine s'accompagne d'une volonté de garder le patrimoine en place, de conserver l'esprit des lieux, pas uniquement l'habitat mais l'habiter et les formes de vie sociale qui lui sont liées.

L'amour du patrimoine peut dans certains cas susciter une vocation professionnelle (Gilles de Lunas) ou conduire l'amateur à devenir un spécialiste d'un domaine. Le cas le plus emblématique est le collectionneur, ce passionné qui acquiert sur le tas les réflexes et les méthodes d'un véritable conservateur. Le goût de la collection que l'on a pu analyser avec le musée Fanfonne Guilhaume est révélateur d'une passion patrimoniale en actes.

Élément constitutif de l'identité locale et/ou professionnelle, le patrimoine peut, en cas de rupture (une menace de destruction ou d'abandon par exemple) créer une situation d'indignation collective. La gamme des émotions patrimoniales varie alors de la déploration à la mobilisation militante (Fabre 2013). Autre type d'émotion patrimoniale, individuelle cette fois-ci, que nous appellerons, pour paraphraser Stendhal, le Syndrome de Bouzigues : lors du vernissage d'une exposition au musée de l'Étang de Thau, une conchylicultrice se trouva mal en se voyant représentée en photo en train de détriquer les coquillages. On peut vraisemblablement expliquer ce phénomène de sidération en raison de la sacralisation du musée et du patrimoine pour les « gens de peu » (Sansot, 1991).

En ce qui concerne les rares cas de critique, le patrimoine est contesté au regard des contraintes qu'il impose, dictées par les « Beaux-Arts », les Monuments historiques, rendus responsables des heurs et malheurs du patrimoine.

Au final, subsiste un certain nombre d'interrogations non résolues mais mises en lumière. Autrefois, l'injonction monumentale était liée à l'apprentissage du passé national. Aujourd'hui le culte du patrimoine est associé au transfert de sacralité et au poids du local, d'où le respect assez unanime, sorte de devoir de mémoire. La relation au patrimoine des gens d'ici n'est-elle pas, en fin de compte qu'un reflet du modèle dominant de la société ? On pense aux analyses de Bourdieu, dans *L'amour de l'art* ou de Bernard Lahire dans *La culture des individus* évoquant le sentiment bourgeois, se répandant dans toutes les couches de la société. On s'interrogera également sur l'influence des émissions grand public de la télévision, des *Chefs-d'œuvre en péril* à *Des racines et des ailes* ou *Passion patrimoine*. Ne pourrait-on pas également parler de représentations régionales du patrimoine produit par la culture locale, de modèles régionaux ? On évoquera le modèle roman, le goût des filatures en Cévennes ou les bateaux du patrimoine maritime dont la barque catalane demeure l'archétype et le symbole...

Mais quelles qu'en soient les motivations, les limites ou les représentations, le patrimoine demeure un élément constitutif du cadre de vie local et quotidien. Et pour les Gens d'ici, en citant Faulkner, on pourrait dire que « Le passé n'est jamais mort. Il n'est même pas passé »...

[CJJ]

*Nous avons décidé de publier en annexe cette dernière interview. Réalisée dans le cadre de cette étude, elle s'est avérée, à l'analyse, détachée de son corpus général. En effet, l'entretien avec Pat s'attache principalement à détailler ses relations avec un édifice non protégé et détruit, les anciens thermes de Balaruc-les-Bains. Il est donc hors-sujet, l'objet de l'enquête s'attachant à étudier la relation entretenue au quotidien entre les « gens d'ici » et un édifice ou un ensemble patrimonial reconnu.*

## Les thermes de Balaruc-les-Bains

Les eaux salines de Balaruc-les-Bains dans l'Hérault sont à l'origine du développement du village. En 1927, un décret classe Balaruc-les-Bains station thermale et climatique et en 1934, les thermes deviennent municipaux. Le développement du thermalisme populaire, grâce à la création de la sécurité sociale et le remboursement des cures thermales à partir de 1947, favorise la construction de deux établissements spécialisés, édifiés en 1969 et 1987 afin d'accueillir et de soigner les curistes toujours plus nombreux : Hespérides et Athéna. Ces bâtiments, témoins d'une architecture typique du thermalisme du 20<sup>e</sup> siècle, sont détruits en 2016 et remplacés par le nouvel établissement thermal actuel.

### Pat et les thermes de Balaruc-les-Bains

Éléments de biographie : Patrick dit Le Pat, 48 ans est natif de Balaruc et issu d'une famille balarucoise ; son père a été adjoint au maire. Comme sa famille avant lui, il travaille aux thermes depuis près de trente ans comme agent d'entretien affecté au service d'hygiène et de désinfection. Chaque jour, de 19h20 à 02h40 du matin, ces équipes mixtes auto-qualifiées de « personnel de l'endessous » nettoient les thermes dans leur totalité (cabines, couloirs, baignoires, hall d'accueil...).

### Être Balarucois...

Parle-moi un peu de tes racines, tu es un pur produit balarucois ?

*Je suis né ici, j'ai connu peu de choses en dehors de Balaruc-les-Bains, j'ai quelque peu voyagé mais très peu, je suis vraiment un personnage de Balaruc-les-Bains, fils de Balarucois, famille balarucoise, implantée, impliquée à fond dans Balaruc... Bon ben on y est, on y reste !*

Pour toi Balaruc, c'est une identité particulière ?

*Mon père était maire adjoint de la ville à l'époque donc il a su presque involontairement m'inoculer cette passion pour ce qui était alors un village car maintenant il y a 7 000 habitants... Donc le confort de ce village m'a tout de suite plu et puis voilà...*

Pat dans les thermes devant la mosaïque.





Démolition des thermes Athéna, Balaruc mars 2016.

### ... Et travailler aux thermes ?

*Quand j'étais gamin, toute ma famille travaillait aux thermes. J'ai su presque instantanément que j'allais y travailler. On ne travaille pas aux thermes par hasard, parce qu'il y avait rien d'autre, je suis de Balaruc, c'était lié, c'était ma destinée de travailler aux thermes, il faut le savoir et c'est ce que je voulais. Quand j'allais voir mon frère placer la boue, cette odeur de boue, cette chaleur, j'ai dit je ferai ça, je ne voulais pas faire autre chose.*

Identité locale et identité professionnelle se mêlent étroitement. Il y a comme un déterminisme social lié à l'appartenance locale et familiale. En d'autres termes, issu d'une famille balarucoise travaillant aux thermes, Pat n'avait pas d'autre alternative que la trajectoire professionnelle qu'il a suivie. Il ne semble pas affecté par le caractère « invisible » voire dévalorisé de son travail qui se situe « en bas » de l'échelle sociale des thermes mais qui requiert une technicité de plus en plus pointue.

## Représentations du patrimoine

Quand ils ont détruit ces anciens thermes, est-ce que tu considérais que les bâtiments étaient du patrimoine ?

*Totalement ! Pour moi, les thermes c'étaient les thermes Athéna, j'ai des souvenirs en cascade. Je l'ai évoqué précédemment dans un livre, je le re-évoque aujourd'hui. J'ai appris à nager avec l'école par Athéna. J'ai eu mes cadeaux de Noël, le Père Noël, à Athéna. Il y avait des lotos, il y avait des bals dans Athéna, c'était la salle communale pour les bals et quand je venais avec mes parents, c'était top...*

*ce bâtiment... le problème c'est que le temps passe, il était anachronique, il avait 46 ans, il était de 1969 je crois... Bon et puis après il y a le critère de sécurité qui rentre en compte puisqu'on accueille des gens, c'était trop vieux.*

**Les bâtiments des thermes Athéna dans lesquels il a travaillé pendant des années lui apparaissent de façon évidente comme du patrimoine. La démolition d'un lieu de travail avec lequel il a forcément des liens affectifs est à l'origine de son émotion patrimoniale.**

### La destruction...

*Ça me fait vraiment mal au cœur, énormément. Moi personnellement, je n'aurais pas touché*

## Bibliographie

Amiel (Christiane) ; Piniès (Jean-Pierre). *L'abbaye d'Aniane. De la colonie pénitentiaire à la base de plein air 1885-2000*. Carcassonne, GARAE, 2015.

Bonnel (Jean-Pierre) ; Gérard (Paul). *Les communautés libertaires agricoles et artistiques en pays catalan 1970-2000*. Perpignan, Trabucaire, 2016.

Bégout (Bruce). *De la décence ordinaire*. Paris, Allia, 2008.

Bourdieu (Pierre) (Dir.). *La misère du monde*. Paris, Seuil, 1993.

Choay (Françoise). *L'allégorie du patrimoine*. Paris, Seuil, 1996.

Cossé (Laurence). *Le Mobilier national*. Paris, Gallimard, 2001.

Debray (Régis) (Dir.). *L'abus monumental*. Paris, Fayard, 1999.

Donnat (Olivier) (Dir.). *Regards croisés sur les pratiques culturelles*. Paris, La Documentation française, 2003.

De Certeau (Michel). *L'invention du quotidien*. Paris, Gallimard Folio, 1990.

Fabre (Daniel) (Dir.). *Domestiquer l'histoire, ethnologie des monuments historiques*. Paris, MSH, 2000.

Fabre (Daniel) (Dir.). *Les monuments sont habités*. Paris, MSH, 2009.

Fabre (Daniel) (Dir.). *Émotions patrimoniales*. Paris, MSH, 2013.

Hoggart (Richard). *La culture du pauvre*. Paris, Minuit, 1986.

Hottin (Christian) ; Voisenat (Claudie) (Dir.). *Le tournant patrimonial*. Paris, MSH, 2016.

Hugues (Laurent), Yanetti (Gilles). « L'hôtel de Lunas ». *Regards sur le patrimoine mobilier privé. De la collection au lieu de mémoire*. Palouzié (Hélène) [dir.]. [Actes du colloque de Montpellier, 1-3 octobre 1998], Arles, Actes Sud, 1999, p. 170-175.

Jacquelin (Christian James) ; Goussopoulos (Sylvie). *La vie de chaletain à Gruissan. Un temps suspendu*. Carnet du parc n° 16, PNR Narbonnaise Méditerranée, 2016.

Julliard (Jacques) ; Michéa (Jean Claude). *La gauche et le peuple*. Paris, Flammarion, 2014.



Les chalets de Gruissan dans les années 1970.

- Lahire (Bernard). *La culture des individus*. Paris, La Découverte, 2014.
- Leniaud (Jean-Michel). *Chroniques patrimoniales*. Paris, Norma, 2001.
- Palouzié (Hélène). *La cathédrale de Montpellier : présentation historique artistique et littéraire*. DRAC Languedoc-Roussillon, CRMH, Montpellier, collection Duo, 2013.
- Pérouse de Montclos (Jean-Marie) [dir.]. *Le guide du patrimoine Languedoc-Roussillon*. Paris, cmhs, Hachette, 1996.
- Riegl (Aloïs). *Le culte moderne des monuments*. Paris, Allia, 2016.
- Sagnes (Sylvie) (Dir.). *L'archéologue et l'indigène. Variations sur l'autochtonie*. Paris, CTHS, 2015.
- Sansot (Pierre). *Les gens de peu*, Paris, PUF, 1991.

Ouvrage publié par la Direction  
régionale des affaires culturelles  
(DRAC) Occitanie  
Conservation régionale des  
monuments historiques (CRMH)

Hôtel de Grave  
5 rue de la Salle l'Évêque - CS 49020  
34967 Montpellier Cedex 2  
Tél. 04 67 02 32 00  
Hôtel Saint-Jean  
32 rue de la Dalbade - BP 811  
31080 Toulouse Cedex 6

#### **Directeur de la publication**

Laurent Roturier, directeur régional  
des affaires culturelles

#### **Rédacteur en chef**

Laurent Barrenechea, conservateur  
régional des monuments historiques

#### **Coordination scientifique**

Hélène Palouzié, conservatrice  
régionale des monuments historiques  
adjoite, site de Montpellier

#### **Coordination éditoriale**

Fabienne Tuset, secrétaire  
de documentation

#### **Graphisme**

Charlotte Devanz

#### **Relecture**

Stéphanie Quillon

#### **Photogravure et impression**

Pure impression, Mauguio

#### **Achevé d'imprimer**

Décembre 2018

#### **Dépôt légal**

Janvier 2019

ISBN n° 978-2-11-152839-0

#### **Crédits photographiques**

Toutes les photographies sont de Michel Descossy et Sylvie Goussopoulos, à l'exception de : Ville de Perpignan, p. 36, 38b, 40b ; collection particulière p. 40h, p. 61, 76, 77.

#### **Remerciements**

Que soient particulièrement remerciées les personnes interviewées qui se sont prêtées à l'enquête : Yvan, Michelle Carrié, Paulo Gérard, Pierre Thomas, Gilles Yanetti, Wesley, Christina, Maryse, Henri Dijorio, Louis Ballofi, France Caelen, Patrick Viguière, Robert Faure.

Nos remerciements les plus chaleureux s'adressent à Christiane Amiel, Atelier M Numérique, Michèle Bonnefous, Olivier Bru, Véronique Charbonnier, Delphine Christophe, Viviane Cigliana, Anne D., Régine Descossy, Carine Durand, Marie-Laure Fromont, Luc Ginestet, Alice Gohier, Yvon Hamon, Jean et Lolo Hil, Sylvie Masson, Heidi Ménétrier, Francis Porras, Marion Thiba.



# monuments objets

Édités par la direction régionale des affaires culturelles Occitanie (conservation régionale des Monuments historiques), les ouvrages de la collection « Duo » proposent au public de découvrir des chantiers de restauration du patrimoine monumental et mobilier, des édifices labellisés « Patrimoine du XX<sup>e</sup> siècle » ou encore des immeubles et objets d'art protégés au titre des Monuments historiques, dans l'ensemble de la région.

## **Patrimoine et gens d'ici** **Approche ethnophotographique du monument**

Le patrimoine est souvent considéré comme un reflet des valeurs et des représentations de la société. Cet ouvrage est le résultat d'une enquête ethnophotographique basée sur des entretiens portant sur des monuments d'Occitanie. Celle-ci repose sur le postulat que les « Gens d'ici » pris dans un rapport de proximité au patrimoine en sont devenus les guides, les gardiens, voire les porte-parole. La dizaine de portraits de femmes et d'hommes interviewés sont révélateurs de l'émotion qu'inspire le patrimoine, de la passion à la détestation, de la connaissance à l'indifférence. Chaque portrait évoque la relation intime à un monument, produit d'une expérience particulière, souvent originale.



Direction régionale des affaires culturelles Occitanie  
ISBN : 978-2-11-152839-0  
Diffusion gratuite - NE PEUT ÊTRE VENDU